

SHOAH

ZAÏDEL ET DOUGHIN

PONARY

**FORÊT: ZAÏDEL 11 , P31 ET 32, EN SON SEUL: Il y avait
l'odeur ...**

FORÊT: ZAÏDEL 12 , P31 JUSQU' A LA FIN

Enregistrement Israël ; bobine N° 48 ; Zaidel forêt ; Zaidel 2.

QUESTION : - Demande-leur pourquoi ils ont souhaité que l'on tourne ici, est-ce ... est-ce que c'est lié à une quelconque ressemblance avec Ponari, en Lithuanie ?

REPONSE : - Oui, il y a une ressemblance.

QUESTION : - Laquelle est-ce, est-ce qu'il peut m'en parler ?

REPONSE : - Tout l'endroit ressemble à Ponari, la forêt, les fossés, on dirait vraiment que c'est là que se brûlaient les corps, la seule différence c'est qu'à Ponari il n'y avait pas de pierres.

QUESTION : - Mais, il y avait des cendres, comme ici ?

REPONSE : - Oui, il y avait de la cendre.

QUESTION : - Mais, les forêts de Lithuanie, c'est bien plus épais que les forêts d'Israël, non ?

REPONSE : - Bien sûr.

QUESTION : - Et est-ce que ce sont les mêmes arbres ?

REPONSE : - Oui, les arbres ressemblent, mais là-bas ils étaient plus hauts et plus larges.

QUESTION : - Et ce sont des sapins ou ce sont des forêts de bouleaux ?

REPONSE : - Oui, là-bas il y avait également des sapins et des bouleaux. Mais il y avait beaucoup de sapins.

QUESTION : - J'ai lu que c'était très beau la forêt de Ponari, que les gens de Vilna allaient là en excursion, le dimanche avant

QUESTION : la guerre, est-ce que c'est vrai ?

REPOSE : - Bien sûr, c'était un endroit merveilleux, un endroit splendide, chaque fête, chaque festivité se déroulait dans la forêt, les jeunes venaient par exemple pour la fête de
(?) et faisaient des fêtes.

Q : - Et pour eux, aujourd'hui, dans leur souvenir, c'est associé à quoi, c'est associé à cette beauté, à ces fêtes ? Ou est-ce que c'est associé à de l'horreur ?

R : - Aujourd'hui pour nous la forêt de Ponari n'a plus rien à voir avec la beauté, pour nous cette forêt est liée au souvenir des martyrs de Ponari et de la région.

Q : - Et pourquoi est-ce qu'on brûle cette forêt d'Israël ?

R : - A mon avis, c'est simplement un incendie naturel qui n'est absolument pas prémédité, quelqu'un a dû jeter une cigarette et voilà ce qui s'est passé. C'est mon avis.

Q : - Il y a aussi des arbres coupés, c'est rare de couper les arbres en Israël.

R : - Non, non, en fait vous devez demander aux gens qui travaillent, moi personnellement je ne peux pas vous donner de réponse.

Q : - Et pour eux, c'est vraiment une évocation précise, ce site ?

R : - A peu près.

Q : - Et il y avait des fosses à Ponari, il n'y a pas de fosses ici ?

R : - Là-bas, Ponari, c'était un endroit où se trouvaient surtout des forêts mais la différence c'est que la région était sablonneuse,

QUESTION : - Oui, mais j'ai parlé des fosses.

REPOSE : - Bien sûr, ici, il n'y a pas de fosses et là-bas il y en avait huit.

Q : - C'était des grandes fosses ?

R : - Très grand. Il y avait même une fosse qui d'après ce que nous avons pu compter contenait vingt mille, vingt quatre mille corps de martyrs.

Q : - Vingt quatre mille dans une seule fosse ?

R : - Dans une seule fosse.

Q : - Ils ont compté, ils ont compté les cadavres ?

R : - Bien sûr que nous comptions. Nous savions exactement le nombre parce que nous étions obligés de compter, nous devions sortir par jour un nombre particulier de corps, je me souviens que c'est ...

Q : - Un nombre précis de corps ...

R : - Nous devions sortir chaque jour un nombre précis de corps, trois cent à quatre cent par jour, de plus les Allemands avaient un carnet spécial dans lequel ils notaient le nombre de corps que contenait chaque fosse.

Q : - Ah, les Allemands notaient cela.

R : - Bien sûr ;

Q : - Dominique, tu les as complètement de profil, hein ? ...
Dominique, tu les as complètement de profil ?

REPONSE : - Non, très souvent, il est de face pour moi ...

QUESTION : - Et l'autre ?

R : - L'autre, il est plus de profil, mais attends, je coupe, je coupe, là ...

Bobine N° 49 ; Zaidel 3.

Q : - Monsieur Motshe Zaidel et Monsieur Itssak Dogim étaient tous les deux au ghetto de Vilna ?

R : - Oui, nous étions au ghetto de Vilna.

Q : - Est-ce qu'ils étaient au ghetto de Vilna depuis le début ?

R : - Personnellement non, je n'étais pas depuis le début au ghetto de Vilna. Mais moi, j'étais depuis le début, oui.

Q : - Et ils sont nés à Vilna, tous les deux ?

R : - Moi je suis né à quatre-vingt kilomètres de Vilna, dans une petite bourgade qui s'appellait Zvilzianik.

Q : - Et Monsieur Dogim ?

R : - Moi, je suis né à Vilna et j'ai toujours habité Vilna.

Q : - Et quel âge ont-ils l'un et l'autre, Monsieur Dogim ?

R : - Moi je suis né en 1925.

Q : - Et Monsieur Dogim ?

R : - Et moi je suis né en 1916.

QUESTION : - Neuf ans de plus ...

REPOSE : - Oui.

Q : - Et qu'est-ce que c'est le souvenir de Monsieur Dogim du ghetto de Vilna ?

R : - Moi, je me souviens à peu près tout du ghetto de Vilna, ce sont des choses qu'on oublie pas ; je me souviens de l'époque qui a précédé l'entrée des Allemands à Vilna ; ils ont arrêté des Juifs dans la rue, c'était avant même qu'on crée le ghetto, il y avait aussi un pogrome avant qu'on ne crée ce ghetto ...

Q : - Ce sont les Lithuaniens qui ont déclenché le pogrome ?

R : - Non, non, c'était les Allemands qui ont déclenché ce pogrome.

Q : - Et puis ?

R : - Et alors, on a créé le ghetto ; à l'époque du ghetto on prenait aussi sans cesse quelques milliers de Juifs chaque fois. Il y a eu l'époque il y a eu l'époque des *chanaim* c'était des carnets, des tickets qui permettaient de vivre ou de mourir, ceux qui recevaient un ticket jaune pouvaient vivre, les autres on les emmenaient.

Q : - C'était pas des tickets, c'était des certificats ; est-ce qu'il se souvient très précisément de ce qu'on a appelé l'action, il y a eu deux actions, les deux actions des certificats jaunes précisément ?

R : - D'abord il faut dire qu'il y avait un deuxième ghetto ; ceux qui avaient ces certificats jaunes ont été mis dans le second ghetto et tous ceux qui restaient dans le premier ghetto ont été emmenés dans la forêt de Ponari.

REPONSE : Ça a duré trois jours ;

QUESTION : - Est-ce qu'il peut décrire précisément ce qui s'est passé pendant ces trois jours ? Comment on a séparé les Juifs les uns des autres ?

R : - Durant trois jours, les Allemands, avec les Lithuaniens, ont cherché à travers le ghetto, dans les caches, dans les chambres fermées, et partout où ils trouvaient des Juifs, ils les emmenaient. Moi, j'étais avec ma famille caché dans une chambre pendant trois jours.

Q : - Alors, il n'a pas vu ce qui s'est passé au-dehors ?

R : - Qu'est-ce que vous voulez dire, dehors, dans le ghetto ?

Q : - Il dit qu'il était caché dans une chambre ...

R : - Au bout de trois jours, les gens qui avaient les *chanai'm* dont nous parlions tout à l'heure sont revenus, et la vie a repris son cours dans le ghetto.

Q : - Et est-ce que lui avait un *chanai'm*, sa famille ?

R : - Non.

Q : - Théoriquement, il aurait dû mourir à ce moment-là.

R : - Bien sûr ; oui, c'est pourquoi on s'est cachés durant trois jours dans une chambre, dans un abri.

Q : - Ça s'est passé quand, ça ?

R : - La date, je m'en souviens plus ;

Q : - Ça s'est terminé en 1941 ...

REPONSE : - Oui.

QUESTION : - Et est-ce qu'il y avait une grande peur au ghetto parmi les Juifs ?

R : - La peur était très grande ; même les enfants savaient déjà.

Q : - Et est-ce qu'ils ont eu peur tout le temps ?

R : - On avait pas tout le temps peur mais on savait qu'à peu près tous les mois on prenait quelques milliers de Juifs sous n'importe quel prétexte, on inventait toujours des prétextes, une fois c'était les enfants, une fois les]

Q : - Il y avait combien de Juifs à Vilna, quand les Allemands sont entrés ?

R : - Quatre-vingt mille Juifs.

Q : - Et quand le ghetto a été liquidé, la dernière action contre le ghetto, combien en restaient-ils ?

R : - Il restait dix mille Juifs au ghetto, avant la liquidation du ghetto. D'après ce que moi j'ai entendu dire, le nombre oscille entre quinze et dix sept mille Juifs.

Q : - Ceux qui restaient au moment de la liquidation ?

R : - Non, après la liquidation, il n'y avait déjà plus personne dans le ghetto.

Q : - Non, mais au moment ...

R : - En fait, il y a eu deux liquidations différentes ; le premier ghetto a été complètement liquidé, les Juifs se sont enfuis, et puis petit à petit ils sont revenus et ces Juifs qui sont revenus ont soudain entendu dire qu'on créait, qu'on constituait

REPONSE : un second ghetto et au moment où ce second ghetto a été liquidé, il y avait, comme je l'ai dit tout à l'heure, entre quinze et dix sept mille Juifs.

QUESTION : - C'est ça, le premier étant liquidé depuis longtemps.

R : - Oui.

Q : - Et, est-ce qu'ils savaient ce qui était arrivé à ces Juifs ?

R : - D'après ce qu'on entendait dire, on prenait les Juifs pour les emmener au travail.

Bobine N° 50 ; Zaidel 4.

Q : - Est-ce qu'ils savaient ce qui arrivait aux Juifs pendant l'année, pendant toutes ces années ? Qu'est-ce qu'ils savaient ?

R : - On savait qu'on les emmenait, qu'on les exterminait et c'est tout, ils ne revenaient plus. Oui.

Q : - Et ils savaient où ça se passait ?

R : - On savait qu'on emmenait ces gens, qu'il y avait un seul endroit possible, c'était la forêt de Ponari, à à peu près douze kilomètres de Vilna, d'autre part il y avait des paysans dans la région qui venaient et qui nous racontaient qu'ils avaient entendu tirer, ensuite il y avait encore des gens qui parfois tombaient dans la fosse avec les autres mais qui restaient en vie et qui la nuit venue pouvaient sortir, revenir au ghetto et alors ils nous racontaient exactement ce qui s'était passé.

Q : - C'est la vérité, il y a des gens qui ont survécu à Ponari, qui ont été blessés et qui ... qui ont pu s'échapper des

QUESTION : fosses communes ...

Donc ils n'avaient aucune illusion sur le sort qui était réservé aux Juifs ?

REPOSE : - Aucune illusion.

Q : - Et sur ce qui les attendait eux-même ?

R : - Moi je peux parler uniquement de moi ; personnellement je n'ai jamais cru qu'on me tuerait, j'ai toujours su et j'ai toujours espéré que je resterai en vie.

Q : - D'où lui venait cette certitude ?

R : - Je ne sais pas d'où me venait cette assurance mais en tout cas je l'avais.

Q : - Et Monsieur Dogim ?

R : - Moi je peux pas dire que j'avais une telle certitude, j'ai constaté ce qui se passait avec les autres Juifs et je me disais, voilà, mon tour arrive.

Q : - Alors, est-ce que Monsieur Motke Zaidel peut raconter ce qui s'est passé pour lui au moment de la liquidation définitive du ghetto de Vilna ?

R : - Oui ; moi on m'a emmené près d'un ... de la ville dans un camp qui s'appelait Idnalina ; moi je travaillais dans ce qu'on appelait alors l'organisation Tedt, c'était une organisation chargée de faire des routes, de construire des routes, des chemins de fer et lorsqu'on a terminé ce travail on m'a emmené avec d'autres dans un autre endroit, Palimonacz, qui s'appelait Palimonacz ; à ce moment-là, je me suis rendu

REPONSE : compte que la faim était si grande que probablement je n'aurai pas la force physique de résister ; c'était au mois d'octobre, on approchait de l'hiver et j'ai décidé que d'ici, moi je ne reste pas, il fallait absolument que je m'enfuisse ; je me suis enfui et je suis arrivé au ghetto de Vilna, c'était en 1942.

QUESTION : - Pourquoi est-ce qu'il est revenu au ghetto ?
Pourquoi est-ce qu'il est venu au ghetto ?

R : - Cela, c'est une question ; parce que j'avais encore ma famille mon père, ma mère et mes trois soeurs vivaient au ghetto de Zvilzia ; du fait que j'ai pu pénétrer au ghetto de Vilna, j'ai pu faire tous les efforts possibles pour faire venir ma famille, mes parents et mes soeurs, au ghetto de Vilna :

Q : - Je me pose la question, pourquoi est-ce qu'il a fait venir tout le monde au ghetto de Vilna, est-ce qu'il considérait que le ghetto c'était une sauvegarde, une protection ?

R : - A cette époque on se disait que, peut-être oui. A l'époque il y avait toutes sortes de rumeurs, on disait que peut-être ceux qui étaient au ghetto on les ferait travailler, les Judenrat nous faisaient un tas de promesses et comme on dit, j'ai essayé, j'ai tenté ma chance et j'ai essayé de parier sur ce peut-être.

Q : - Et ils n'auraient pas eu plus de chance, lui et sa famille, en demeurant à l'extérieur du ghetto puisqu'il savait très bien que le ghetto était un piège, d'une certaine façon et que c'était très facile de prendre les Juifs, de les déporter à Pomari et de les tuer, il le savait ?

R : - Le problème c'est que à l'époque, lorsqu'on se trouvait seul, en tant qu'individu, sans aucune organisation, sans aucun cadre, en fait on n'avait aucune possibilité d'agir, il suffisait de se promener dans la région, immédiatement quelqu'un pouvait vous dénoncer, vous amener à la Gestapo.

QUESTION : -Comment étaient les Lithuaniens avec les Juifs, les paysans lithuaniens ?

REPOSE : - Leur attitude était généralement négative ; je voudrais tout de même ajouter quelque chose. Si au lieu d'être à Vilna qui pour moi était un endroit tout à fait étranger, je m'étais trouvé dans mon lieu de naissance, dans la ville où j'étais né, alors certainement ça aurait été beaucoup plus facile pour moi. Je n'aurais pas eu de problèmes pour me débrouiller.

Q : - Donc il est rentré au ghetto à la fin de 1942, c'est ça ?

R : --Oui.

Q : - Donc ... Est-ce qu'il peut dire ce qui s'est passé au moment de la liquidation du ghetto ?

Step R : - En fait, mes parents devaient venir, mais ça a pris du temps et lorsque la liquidation définitive du ghetto a eu lieu, moi je me suis enfui, là j'ai perdu tout contact avec mes parents, et il faut dire que dans le ghetto on avait organisé ce qu'on appelait *zelschutz*, je sais pas très bien comment vous expliquer ça, mais ça veut dire que on s'était organisé pour se défendre si on nous attaquait.

Bobine N° 51 ; Zaidel 5.

Q : - Est-ce qu'ils étaient tous les deux membres de la résistance du ghetto ?

R : - Non, moi j'ai rencontré Dogim à *Tomar*, c'est là que je l'ai connu.

Q : - Oui, d'accord, non mais, c'était pas ma question, ma question est-ce que avant la liquidation ils étaient déjà liés à la résistance organisée ?

REPONSE : - Non, ni l'un ni l'autre.

QUESTION : - Ils étaient deux simples Juifs ?

R : - Oui.

Q : - Bon, alors, qui le raconte ?

R : - Au moment de la liquidation du ghetto, on s'était cachés dans ce qu'on appelait une "malina", malina c'est une espèce de cache qui était en général dans une cave, on pouvait y pénétrer, on y avait de l'eau, un peu de nourriture, et lorsque tout le monde était descendu, on pouvait le fermer hermétiquement et là on y est à peu près restés pendant cinquante jours, seulement c'était assez intenable, les gens ont commencé à être malades, alors certains ont décidé de sortir et ...

Q : Mais, beaucoup de gens s'étaient cachés à ce moment-là ?

R : - A l'endroit où nous nous trouvions, il y avait à peu près cinquante personnes.

Q : - Il y avait d'autres malinas ?

R : - Oui, enfin, nous à l'époque on savait pas exactement lesquelles mais il y en avait. ... Monsieur Dogim dit que lui était également dans une malina.

Q : - La liquidation du ghetto, ça consistait en quoi, c'était la liquidation des hommes, enfin des êtres humains, ou est-ce que également on brûlait le ghetto comme on l'a brûlé à Varsovie ?

R : - C'est-à-dire que si nous avions pris les armes, si nous nous étions défendus, peut-être qu'ils auraient détruit la ville mais là comme ça n'a pas été le cas, simplement ils ont pris

REPONSE : tous les Juifs et ils les ont détruits et l'endroit est resté tel quel.

QUESTION : - Donc, le ghetto a été liquidé, malgré cela il y avait encore beaucoup de Juifs qui étaient cachés dans ces malinas ?

R : - Oui ; il y avait d'ailleurs encore un certain nombre de gens que les Allemands n'avaient pas touchés, ce sont les membres de deux unités particulières, les *Kärlich* et les *Hakape*. Les *Kärlich* c'étaient des gens qui étaient des mécaniciens qui réparaient les véhicules allemands qu'on envoyait au front, qui travaillaient le fer blanc, l'étain, et le groupe des *Hakape* c'était en général les tailleurs et les autres corps de métier, alors ces gens dont les Allemands avaient besoin, on les laissait tranquilles.

Q : - Et ceux-là étaient à l'intérieur des limites du ghetto ?

R : - Non, absolument pas ; le ghetto lui-même était complètement liquidé. Non mais, tout à l'heure vous avez posé la question pourquoi on ne s'est pas défendus, il faut dire que ceux qui étaient capables de se défendre étaient immédiatement, avaient quitté le ghetto et s'étaient engagés dans les Partisans.

Q : - J'ai jamais posé cette question.

R : - C'est vrai, mais c'est des choses qui viennent, qui surgissent les unes après les autres.

Q : - Moi, je n'ai jamais dit ça.Mais, est-ce que les Allemands cherchaient les malinas et cherchaient les Juifs souterrains, les Juifs cachés ?

R : - Bien sûr, les Allemands nous cherchaient, mais enfin ils ne nous trouvaient pas tant que nous ne sortions pas, le

REPONSE : problème c'est que nous étions obligés de sortir à un moment ou à un autre pour aller chercher de la nourriture et dans mon cas, dans ma malina, les gens qui ont, qui sont sortis et qui ont été attrapés par les Allemands et torturés, ont fini par nous donner ; dans le cas de mon ami Dogim, les gens qui ont été chercher à manger ont été attrapés.

QUESTION : - Comment ... c'était grand une malina ?

R : - La malina dans laquelle moi je me trouvais, était relative-
ment grande.

Q : - Et on pouvait vivre à cinquante personnes ?

R : - Difficilement.

Q : - C'était des gens de quel âge ?

R : - Tous les âges ; et ... en fait c'est vrai, on représentait
tout pour les autres, c'est nous qui avons toutes les respon-
sibilités.

Q : - Est-ce que ses parents étaient avec lui dans la malina ?

R : - Non, moi, à partir du moment où le ghetto a été liquidé, je
n'avais déjà plus aucun lien, aucun contact avec mes parents,
je ne savais plus rien d'eux.

Q : - Il n'avait plus aucun contact, ça veut dire quoi ? Il avait
rompu le contact, ou ses parents avaient été pris et liquidés ?

R : - Mes parents certainement étaient pris, mais le problème c'est
qu'à partir du moment où un de mes camarades m'a proposé de
sortir du ghetto avec lui, j'ai donc dû sortir et j'ai perdu
tout à fait le contact avec mes parents, c'est à dire j'ai
plus rien su d'eux, j'avais plus la possibilité de retourner à
la maison.

QUESTION : - Il est sorti du ghetto ?

REPONSE : - Moi je parle seulement d'être sorti dans la cour de la maison dans laquelle je me trouvais, je pouvais déjà plus rentrer à la maison à partir du moment où j'avais quitté la maison.

Q : - Il faut ... il faut éclaircir ça moteur ... tourne ...

Bobine N° 52; Zaidel 6.

Q : - Il faut leur expliquer que ... que j'ai besoin de leur aide, pour ça il faudrait qu'ils comprennent que quand on n'a pas vécu dans un ghetto c'est impossible de s'imaginer ce que ça a été. Alors les choses qui à eux leur semblent évidentes sont pas du tout évidentes pour ceux qui n'y ont pas été, il faudrait qu'ils aient le courage de dire même les choses évidentes, bon, je n'ai rien compris à ce qu'il a dit, par exemple que dès qu'il a eu quitté l'appartement où il vivait, enfin, il ne pouvait plus rentrer nulle part, alors j'aimerais qu'il explique ça, enfin ... j'ai jamais été, moi, au ghetto.

R : - Ecoute, il y a des choses ... par exemple c'était difficile à expliquer, mais la volonté de vivre était ... dépassait tout ce qu'on peut imaginer et par exemple à partir du moment où la Gestapo m'a attrapé, je sais pas, je me sentais capable de faire n'importe quoi, tout pour survivre, et ça c'est une chose évidente pour moi.

Q : - Ah bon ... Alors ... je vais poser une question matérielle précise, il a dit quand je lui ai demandé s'il avait été séparé de ses parents, il dit qu'il a perdu tout contact avec ses parents à partir du moment où il est sorti, j'ai pas compris de quoi, bon ...

R : - Simplement parce que je voulais pas tomber aux mains de la

REPONSE : Gestapo, ni aux mains des Lithuaniens. Il faut peut-être ajouter ceci, qu'à partir du moment où les Allemands ont pénétré dans le ghetto, les Lithuaniens les aidaient, on nous disait qu'on amenait les Juifs quelque part en Estonie, enfin moi j'y croyais pas du tout, donc à partir du moment où les Allemands et les Lithuaniens étaient là, personnellement j'étais capable de faire tout ce qui était en mon possible pour m'enfuir et pour ne pas tomber dans leurs mains et pour survivre.

QUESTION : - Et la volonté de survivre n'existait pas chez les autres Juifs ?

R : - Bien sûr que cette volonté de vivre existait chez tout le monde, mais parfois c'est ... ils n'avaient tout simplement pas la possibilité, vous comprenez, s'ils avaient une famille avec des petits enfants, tout simplement ils n'avaient pas le choix.

Q : - Bon, alors donc il est resté caché dans cette malina, dans cette cave, et ils étaient cinquante là-dedans et au bout de plusieurs semaines, cinq je crois, des gens qui ne tenaient plus le coup sont sortis, ils ont été pris, ils ont été torturés, et ils ont dénoncé la cache, alors qu'est-ce qui s'est passé après ça ?

R : - Alors, le chef de la Gestapo de Vilna est venu, nous a conduit dans les caves, dans les sous-sols de la Gestapo de Vilna. Alors dans ces sous-sols de la Gestapo, on a fait une sélection on a mis à part les femmes, les enfants, et les hommes âgés, tandis que les hommes jeunes, ceux dont on a vu qu'ils étaient capables de travailler, on les a mis à part aussi. Tous les matins donc, dans ces sous-sols de la Gestapo, on faisait la sélection, et les femmes, et les enfants et les vieillards on les enfournait dans des énormes camions et on les amenait, nous savions qu'on les amenait pour les exterminer, qu'on ne les reverrait plus jamais. Hors, un matin, on nous a nous aussi enfournés dans un de ces grands camions et on s'est

REPONSE : dit, voilà, c'est la fin et tout à coup on s'est retrouvé dans la forêt de Ponari et autour de nous étaient disséminés un tas de vêtements, de chaussures, des objets personnels et on s'est vraiment dit, voilà, on est arrivés au bout. En fait, toute l'histoire a duré à peu près une semaine, on nous faisait travailler dans la forêt de Ponari à abattre les arbres, on nous emmenait le matin tôt des caves de la Gestapo, on nous ramenait le soir, et on s'est dit, bon voilà, notre travail ce sera probablement d'être bûcherons, seulement au bout d'une semaine, l'Obersturmführer est arrivé, et il nous a dit, écoutez, en fait le travail est beaucoup plus sérieux, il y a à peu près quatre vingt dix mille personnes qui sont là, tuées, couchées dans des fosses et il faut absolument qu'il n'en reste plus aucune trace. Au début, nous étions un groupe de quarante, comme je vous le disais, nous rentrions tous les soirs dans les caves de la Gestapo, mais sur place nous avons construit deux bunkers, un petit bunker et un grand bunker que nous avons commencé à organiser, à construire, nous avons fait un toit pour le renforcer et à partir du moment où ces deux bunkers ont été prêts, l'Obersturmführer nous a dit, voilà c'est fini, ... l'Obersturmführer nous a dit, voilà c'est fini, maintenant vous restez là, vous ne retournez plus à la Gestapo, vous faites le travail sur place, à ce moment-là on a amené un deuxième groupe de quarante personnes, donc en tout nous étions quatre vingt.

Bobine N° 53 ; Zaidel 7.

QUESTION : - Je voudrais revenir sur ces discours de l'Obersturmführer, est-ce que c'est certain que c'est tout ce qu'il a dit , l'Obersturmführer ? Il a rien dit d'autre, dans ce discours ?

R : - En tout cas, ça ressemble ; c'est pas tout à fait tout ce qu'il a dit ; en fait il a dit, vous avez un certain travail à faire, tel et tel travail, les Lithuaniens ont fait Schweinrein ...

Q : - Schweinrein, ça veut dire une cochonnerie ...

REPONSE : - Une cochonnerie, c'est de l'allemand ... Les Lithuaniens ont fait une cochonnerie, ceux qui feront bien leur travail, une fois que le travail sera fini, on leur permettra d'aller à Berlin, là-bas ils pourront exercer normalement leur métier.

QUESTION : - Bon ... je suis désolé d'avoir à intervenir, moi, c'est quand même pitoyable, non ? Dis-lui que je comprends pas pourquoi il se souvient pas de ça, alors, qu'est-ce que c'est que cette façon de me raconter l'histoire. L'Obersturmführer a dit, bon, ce ne sont pas les Allemands qui ont massacré les Juifs, ce sont les Lithuaniens, bon, voilà ce qu'il a dit, et c'est une saloperie, et vous allez supprimer toutes les traces de cela parce que on ne doit pas garder traces de pareilles horreurs, c'est ce que le Nazi leur a dit, alors redites-le-lui et demandez-lui pourquoi il ne me dit pas ça ?

R : - En fait, c'est ce que j'ai dit ; en fait, ce qu'il a dit, cette cochonnerie, ce travail,

Q : - Est-ce qu'ils avaient le sentiment

R : - C'est ça, il a bien dit que cette cochonnerie des Lithuaniens, il faut absolument l'effacer, qu'ensuite ceux qui ont bien travaillé pourront aller à Berlin exercer leur métier. Mais pour qu'on ne nous permette pas pour qu'on ne nous permette pas de nous enfuir, on nous a attaché, on nous a enchaîné avec des menottes et également des chaînes aux pieds.

Q : - Toujours dans le même discours du Nazi, je crois que précisément il a parlé de cela, le Nazi, dans son discours ; demandez à Zaidel qu'est-ce qu'il a dit exactement ? ... à propos des évasions.

R : - Oui, l'Obersturmführer a précisé qu'il n'était pas question qu'on s'enfuit, que pour cela il allait nous enchaîner, que chaque mouvement qu'on ferait serait ... lui parviendrait à

REPONSE : ses oreilles puisque par les chaînes que nous bougerions, chaque bruit serait entendu et il a fait sortir des rangs un forgeron qui a immédiatement fabriqué des chaînes et on nous a enchaîné.

QUESTION : - Et on les a enchaîné comment ?

R : - Il a encore ajouté ceci, à partir du moment où j'aurais le moindre soupçon concernant une évasion, je pendrai le premier sur cet arbre que je vous désigne.

Q : - Il y avait beaucoup de Nazis là-bas ?

R : - Tous, tous ceux qui étaient chargés de nous garder étaient de la S.S.

Q : - C'est... non, c'est pas ce que je demande ; bien sûr ; combien étaient-ils ?

R : - Environ cinquante ou soixante.

Q : - Et y avaient combien de Juifs ?

R : - Quatre vingt quatre.

Q : - Seulement des hommes ?

R : - Quatre vingt hommes et quatre femmes, qui travaillaient à la cuisine..

Q : - Des femmes juives, également ?

R : - Que des Juifs.

Q : - Est-ce qu'il y avait des enfants ?

R : - Non.

QUESTION : - Est-ce qu'il y avait des adolescents ?

REPONSE : - Oui, il y avait un adolescent de quinze ans, moi j'étais guère plus qu'un adolescent, j'avais dix-huit ans et demi.

Q : - Ce bunker dans lequel ils vivaient, qu'est-ce que c'était ?

R : - Lorsque l'Obersturmführer a commencé à nous raconter tout ce bluff, parce que pour nous il était clair que c'était du bluff, que à partir du moment où nous aurions commencé à faire ce travail ils auront intérêt à nous exterminer tous pour que personne ne puisse raconter ce qui s'était passé, nous nous sommes posé la question, que pourrions nous faire pour rester en vie, au moins que un reste en vie.

Q : - Oui ... il répond pas à ma question ; je demande, ce bunker...

R : - Oui, ça y est, j'arrive à l'histoire du bunker ; l'un des initiateurs du projet était précisément Dogim ; nous avons décidé de creuser un tunnel sous le bunker pour pouvoir s'en-fuir.

Q : - Oh la la ... Coupe, coupe, coupe ...

Bobine N° 54 ; Zaidel 8.

R : - Le bunker avait cinq mètres de profondeur, une surface de cinquante m2, il y avait une cuisine, comme je l'ai dit, deux pièces pour les travailleurs, et deux échelles, une qui était réservée aux Nazis et l'autre qui était pour les ouvriers.

Q : - Est-ce que c'étaient des bunkers souterrains ?

R : - Bien sûr que c'étaient des bunkers souterrains ; c'étaient en fait des réservoirs géants que les Russes avaient construits pour le pétrole et sept fosses étaient déjà préparées, les murs ont été recouverts de pierres et c'était prêt pour le

REPONSE : pétrole.

QUESTION : - C'étaient donc des réservoirs qui étaient creusés dans la terre ?

R : - Oui.

Q : - Il y avait un seul de ces réservoirs à Ponari ?

R : - Il y avait sept grandes fosses dont deux seulement avaient déjà été terminées comme réservoirs, c'est-à-dire avec des pierres tout autour sur les murs et dans l'un de ces deux bunkers, nous nous trouvions, nous vivions.

Q : - Alors donc, si je comprends bien, les fosses dans lesquelles les Juifs avaient été tués pendant les trois années précédentes, ces fosses en vérité c'était des ébauches de réservoirs de pétrole.?

R : - C'est exactement ça.

Q ! - Bon ; alors, ... alors est-ce qu'il peut décrire leur bunker, y avait un toit, y avait des

R : - En fait, nous avons nous-même construit une espèce de toit qui couvrait les ... à peu près les trois quarts de la surface supérieure du bunker et nous avons laissé une grande ouverture qui permettait tout simplement d'entrer, de sortir, de faire entrer les provisions et d'aller aux toilettes.

Q : - Et alors, qu'est-ce qu'il y avait autour ?

R : - En fait, à l'embouchure, à la sortie même du bunker, il y avait une barrière de fils barbelés et puis un mètre et demi avec une nouvelle barrière de fils barbelés et dans cet espace d'un mètre et demi des mines.

QUESTION : - Bon ; et ... et les fosses alors, si on admet que ce ... cette paroi, que la pierre où ils sont assis, que ça c'est la paroi d'un bunker, les Juifs qui avaient été tués étaient tous enterrés là-dedans à l'intérieur ?

(fin première face de cassette). Suite de la prise Zaidel 8.

REPONSE : - Bien sûr, disons que ... admettons que cette pierre soit la paroi extérieure du bunker, les Juifs avaient été jetés à l'intérieur de ces fosses, mais je parle des fosses qui n'avaient pas été carrelées.

Q : - Et ... c'était recouvert de terre ?

R : - En fait, il y avait de la terre, mais pas beaucoup.

Q : - Bon, alors, très bien ; ils ont donc achevé de construire le bunker où ils vont habiter, qu'est-ce qui se passe ?

R : - à partir du moment où le bunker a été terminé, l'Obersturmführer est venu, nous a fait son grand discours, nous a expliqué quel serait alors notre travail, nous a montré les instruments que nous allions utiliser, nous nous sommes mis au travail.

Q : - Ça a été une surprise pour eux ?

R : - Oui, pour nous c'était une surprise.

Q : - Jusque là ils ne se doutaient pas de ce qu'on allait leur faire faire ?

R : - Non, ça nous était même pas venu à l'idée qu'on pourrait nous ordonner, nous donner l'ordre de sortir le corps de tous ces martyrs qui avaient été tués et qu'on nous ordonnerait de les enterrer.

Q : - Ils étaient enchaînés seulement la nuit, ou également

QUESTION : pendant la journée, pendant le travail ?

REPONSE : - Jour et nuit nous portions ces chaînes, mais ...

Q : - Ou étaient les chaînes ?

R : - Les chaînes en fait étaient à la hauteur de nos mollets pour que nous ne puissions faire aucun pas un peu plus grand que l'autre.

Q : - Quel genre de pas ?

R : - Nous ne pouvions pas faire un pas très grand, nous ne pouvions vraiment qu'avancer un petit peu.

Mais avant même qu'on puisse commencer à travailler et à brûler les martyrs, en fait nous avons dû commencer à construire ces espèces de grands bûchers sur lesquels nous devons faire brûler les Juifs et ça aussi c'était notre travail, de construire ces bûchers.

Q : - Ils ont construit les bûchers avant d'ouvrir les fosses ?

R : - Avant.

Q : - Combien de bûchers ils ont construit ?

R : - En fait, il y avait quinze à dix-sept bûchers, parce que sur chaque bûcher on a brûlé à peu près trois mille cinq cent Juifs, en tout soixante quatre mille.

Q : - Bon ; et alors, comment ça s'est passé, l'ouverture de la première fosse ? D'abord, est-ce que ils faisaient tous le même travail ?

R : - En fait, le travail était partagé ...

Q : - Il y avait une division du travail ?

au seul

REPONSE : - En fait, il y avait une division du travail ; chacun était chargé d'une partie précise du travail, certains devaient uniquement construire ces Scheiterhaufen ces espèces de bûchers, d'autres étaient chargés d'ouvrir les fosses, d'autres de transporter les corps, un autre qu'on appelait le dentiste devait enlever les dents en or avant qu'on ne brûle les corps, un autre était chargé de mettre le feu aux Scheiterhaufen, et d'autres encore étaient chargés ensuite de frapper sur les ossements pour que les ossements soient réduits en poudre fine, chacun avait son travail.

QUESTION : - Et les cendres également, j'imagine, il fallait se débarrasser des cendres.

R : - En fait, les cendres étaient mélangées au sable, nous faisions des couches, une couche de sable et une couche de terre et de poussière.

Bobine N° 55 ; Zaidel 9.

Q : - Est-ce qu'ils faisaient tous le même travail ou est-ce qu'il y avait une division du travail, comment les tâches étaient-elles réparties ?

R : - Il y avait une répartition du travail, chacun était réparti dans un groupe, et on savait que le matin on partait pour son travail.

Q : - Quelles étaient les tâches ?

R : - D'abord il y avait un premier groupe qui était chargé de préparer les bûchers, de préparer le sol, de creuser la fosse, de chercher des poutres, du bois, ...

Q : - La fosse du bûcher ?

REPONSE : - La fosse du bûcher ; le bûcher avait sept mètres de haut, on devait donc entasser les piles de bois les unes sur les autres, verser l'essence et mettre les corps pour les brûler.

QUESTION : - Comment c'était ... quelle était ... comment s'était composé un bûcher ?

R : - Nous avons donc construit pour chaque bûcher sept fossés, chacun d'une longueur de huit mètres, sur ces sept fossés qui avaient un demi mètre de profondeur nous entassions des rondins de bois d'une épaisseur d'un mètre et sur ces piles ...

Q : - ... le fossé proprement dit était libre, il fallait bien qu'il y ait un appel d'air ?

R : - Oui, les autres ... Bien sûr. Nous posions dessus, les poutres de travers et ...

Q : - C'est-à-dire perpendiculairement au fossé ?

R : - Nous posions les poutres perpendiculairement au fossé et nous montions ainsi le bûcher qui avait une forme de carré et ensuite nous versions toute sorte de produits inflammables, de l'essence, du mazout, pour pouvoir faire brûler les corps.

Q : - Et les cadavres étaient mis où ?

R : - De fait, il y avait une couche de bois, une couche de cadavres, une couche de bois, une couche de cadavres jusqu'à ce que nous arrivions à cette hauteur de sept mètres.

Q : - Sept mètres de haut ;

R : - Sept mètres de haut ;

Q : - Et comment on montait au sommet ?

REPONSE : - En fait on montait avec ... à l'aide de poutres que nous avions placées contre le bûcher, bien sûr on grimpait.

QUESTION : - Et comment on montait la dernière couche de cadavres ?

R : - En fait ça n'arrivait pas jusqu'aux sept mètres, c'est-à-dire jusqu'au haut du bûcher, on grimpait, ... les poutres étaient jusqu'à quatre mètres environ.

Q : - Et les cadavres on les montait comment ?

R : - On prenait des civières, exactement comme on prend des grands blessés ; avant on avait construit des espèces d'escaliers et avec ces civières on conduisait les ... en fait, lorsqu'on était déjà arrivé à trois quatre mètres, il y avait déjà trois mille cinq cent cadavres sur ce bûcher et alors on commençait à déverser les matières inflammables et on mettait le feu ; on attendait qu'il y ait un grand vent et en général le bûcher brûlait sept, huit jours.

Q : - Non, mais, il y a une chose que je comprends pas bien, il a dit tout à l'heure qu'ils avaient construit les bûchers avant d'ouvrir les fosses, alors étant donné que les cadavres étaient eux-même partie intégrante de la composition du sol, je comprends pas.

R : - C'est-à-dire quand j'ai dit qu'on préparait les bûchers, on préparait le terrain, on creusait le fossé qui composait le bûcher et à partir du moment où tout était prêt, on commençait à mettre la première couche de bois, on sortait les corps et on commençait le travail.

Q : - Est-ce qu'il trouve que ces questions techniques que je lui pose sont démentes ?

R : - Non, pour moi, ce sont des questions normales, maintenant, dit Monsieur Dogim, moi je voudrais expliquer;

REPONSE : Moi j'aimerais expliquer quelque chose ; il y avait donc des groupes, certains étaient chargés de construire le Scheiterhaufen, d'autres étaient chargés d'ouvrir les fosses et lorsqu'on ouvrait les fosses, c'était exactement lorsqu'on ouvre une boîte de conserve, les corps étaient entassés comme des sardines dans une boîte, les uns sur les autres ; et lorsqu'on ouvrait les corps qui se trouvaient au-dessus, sur la surface supérieure, étaient normaux, c'était des cadavres dans un état normal, mais les corps qui se trouvaient dans les couches inférieures, plus on descendait vers le fond de fosse et plus les corps s'étaient réduits sous le poids de la pression, si bien qu'ils n'avaient quelquefois plus que dix et même cinq centimètres d'épaisseur.

QUESTION : - Pourquoi est-ce que les cadavres de la couche supérieure étaient étaient des cadavres encore frais ?

R : - C'est à dire que ... Les cadavres qui se trouvaient dessus ...

Q : - Non, non, je pose cette question parce que je voulais savoir si ça n'était pas ceux qui avaient été tués le plus récemment ?

R : - Les morts de la couches supérieure étaient en fait ceux qui venaient d'être tués récemment dans les semaines qui précédaient

Q : - Ah, c'est ce qu'il a dit ?

R : - Dans les semaines qui précédaient tandis que plus on avançait vers le fond, plus les morts étaient anciens, peut-être d'il y a huit mois ; en plus, un autre phénomène, c'est que on versait chaque fois sur chaque couche une couche de chlore et en plus il y avait la pression.

Bobine N° 56 ; Zaidel 10.

R : - Il veut ajouter quelque chose : la couche supérieure était facilement reconnaissable, c'est-à-dire plutôt que la forme

REPONSE : du corps était reconnaissable mais le visage lui-même n'avait plus du tout de traits et il y a encore quelque chose : lorsque on essayait de saisir le corps il s'effritait complètement, c'était impossible de le prendre, maintenant plus on creusait vers le fond et plus les corps étaient plats, c'était pratiquement quelque chose ... une tranche plate ; tout à l'heure j'ai dit comme du poisson en saumure, et comme Monsieur Dogim a dit il n'y avait plus aucune forme, aucune trace, plus rien du tout de visage, maintenant certains des corps étaient nus et d'autres étaient habillés, et certains des vêtements étaient des vêtements de travail parce qu'on avait dit aux gens, vous savez, vous partez au travail, alors vous pouviez d'après le vêtement savoir quel était le métier, si c'était un menuisier ou si c'était un artisan quelconque.

QUESTION : - Comment ils étaient dans les fosses, ceux qui sortaient les cadavres, ils étaient sur les cadavres ... ils étaient ... comment ça s'est passé, ils étaient debout, ils étaient

R : - C'est Monsieur Dogim qui doit expliquer, parce que lui a travaillé à cela. D'abord il faut que je précise une chose, il nous était absolument interdit de prononcer le mot de mort ou de victime, les Allemands nous imposaient de dire, concernant les corps, qu'il s'agissait de "figuren", c'est-à-dire de ... de marionnettes, de poupées, de figures ou de "schnapschiss", c'est-à-dire de chiffons, de ... On ajoutait le nom du métier, il y avait les figuren , je sais pas le nom en allemand ...

Q : - C'est-à-dire, dans ce qu'ils faisaient eux, c'est ça ...

R : - plusieurs métiers, certains étaient des "Figurenträger", c'est-à-dire

Q : - ... la division du travail, c'est-à-dire ceux qui portaient les figures, ceux qui tiraient les figures, d'après ce que j'ai compris.

REPONSE : - Il y avait une division du travail, certains tiraient les figures, c'étaient les Figurenziehen, ceux-là utilisaient une espèce de grande barre de fer recourbée avec un crochet à l'extrémité comme a montré ...

QUESTION : - Ils piquaient et ils tiraient ...

M R : - Et avec cette barre de fer ils donnaient un coup à l'intérieur de la fosse pour retirer les cadavres.

Zaidel 11.

Q : - A quel moment leur a-t-on dit que ... qu'il fallait pas prononcer le mot cadavre ou corps, mais simplement figures, à quel moment ça leur a été dit ?

R : - Dès l'instant où nous avons commencé à sortir les corps ; celui qui disait le mot mort ou victime recevait des coups.

Q : - Ils ont donné une explication à ça, les Allemands, enfin .. est-ce qu'ils ont donné un ordre simplement sans le fonder ou est-ce qu'ils ont ... est-ce qu'ils ont expliqué ça ?

R : - C'était un ordre ; un ordre.

Q : - Ils ont rien ajouté d'autre ?

R : - Au contraire, au début, quand on nous a forcés à ouvrir les fosses, on nous a interdit d'utiliser des instruments, on nous a dit, il faut que vous vous habituiez à cela, travailler avec les mains.

Q : - Au début, on les a fait commencé avec les mains ?

R : - Oui ; au début, quand on a ouvert les fosses, on n'a pas pu se retenir, on a absolument tous éclaté en sanglots, mais alors les Allemands se sont approchés de nous, ils nous ont

REPONSE : donné des coups à nous tuer, ils nous ont forcé à travailler à un rythme ~~indé~~ pendant deux jours avec des coups sans arrêt et sans instruments.

QUESTION : - Ils ont tous éclaté en sanglots ?

R : - Oui, il a même ajouté qu'il était interdit d'employer le mot mort ou le mot victime, que c'était exactement comme un billot de bois, que ça n'avait absolument aucune importance.

Q : - Il a dit "Schaizdrack" ...

R : - Il a dit que c'était du "Schaizdrack" ...

Q : - "Schaizdrack", ça veut dire de la merde ...

R : - Il a dit que c'était de la merde, que ça n'avait absolument aucune importance, c'était rien.

Q : - C'est-à-dire, ils se rendaient bien compte eux-mêmes qu'ils leur imposaient un travail complètement inhumain.

R : - Bien sûr.

Q : - Alors, je reviens à ce que j'ai demandé, quand ils étaient à l'intérieur des fosses, enchaînés là-dedans, comment ça se passait, ils enfonçaient, ils avaient des bottes, ... comment c'était ... comment ?

R : - En fait, c'était très très dur ; c'est vrai, parfois on tombait et simplement, bon, on faisait des efforts désespérés, chacun voulait réussir à faire le travail, c'était très difficile, très difficile.

Q : - Et est-ce qu'on leur avait dit, au début, quand ils ont commencé, combien il y avait de ... Figuren ?

REPONSE : - Non ; eux ils savaient exactement dès qu'on ouvrait chaque fosse, ils savaient eux combien exactement il y avait de cadavres à l'intérieur.

QUESTION : - Comment ils pouvaient savoir ?

R : - C'était inscrit, ils avaient un relevé.

Q : - Ah, ils avaient un ... les Allemands savaient ?

R : - Bien sûr.

Q : - Pas eux ?

R : - Non, nous non.

Q : - Alors, mais les fosses, on les ouvrait pas toutes ensemble, on les ouvrait une par une ?

R : - Non, bien sûr, on ouvrait chaque fosse l'une après l'autre, donc évidemment, après avoir sorti d'une seule fosse tous les corps, nous savions déjà, puisqu'on les sortait, on savait combien y en avait.

Q : - Est-ce que ça ... ça sentait ?

R : - Quelle question, horrible ! horrible ! Même après que nous ayons été sauvés, personne ne pouvait rester debout à côté de nous, après !

Q : - Tellement eux-mêmes puaient ?

R : - Il y avait d'abord l'odeur de cadavre humain, ensuite il y avait l'odeur du bûcher, ^{puis} de l'incendie, c'était une double odeur.

Je voudrais ajouter une anecdote différente. A un moment,

REPOSE : ^{Admet} lorsqu'on se trouvait dans la forêt, les Allemands étaient venus avec des chiens et y a un des chiens qui s'est approché de moi et qui m'a respiré la main et dès qu'il m'a eu senti, il s'est enfui, parce que comme je sentais la mort, il a dû penser que j'étais aussi mort. C'est pas une anecdote, c'est vrai.

QUESTION : - Oui, mais c'est une anecdote vraie.

Bobine N° 57 ; Zaidel 12.

Q : - Moteur ... Allez-y ...

R : - Je tiens à ajouter quelque chose au sujet de l'odeur ; lorsque nous avons réussi à nous évader dans la forêt de Ponari, nous avons été obligés à un moment, nous étions si fatigués, de nous coucher sous un arbre, il était à peu près quatre cinq heures du matin et à un moment, les Allemands ont commencé à encercler la région avec des chiens et un des chiens s'est trouvé passer juste à côté de nous et l'un des chiens a vraiment respiré ma main, étant donné que ma main avait une odeur de mort, l'odeur de tous les morts de la région, il s'est éloigné et on nous a pas trouvés.

Q : - Ça l'a sauvé ;

R : - Oui.

Q : - Et est-ce que pendant toute ^{la} période où ça durait, est-ce que eux-mêmes sentaient leur propre odeur ?

R : - Après un certain temps, on sentait déjà plus, ça nous était déjà complètement indifférent ; par exemple, il nous est arrivé de rester sans chaussures et moi personnellement ça m'est arrivé de prendre les chaussures ou les bottes d'une des

REPONSE : victimes, de les nettoyer, de les porter, moi je l'ai fait.

QUESTION : - Est-ce qu'ils se lavaient ?

R : - Oui.

Q : - Et ... quel était le résultat de cela ?

R : - On utilisait un espèce de désinfectant, oui, on avait quelque chose ; on avait un peu d'eau pour se laver le visage avec ... mais je parlais tout à l'heure des bottes, on utilisait un désinfectant et ensuite on les suspendait, comme il faisait très très froid on les laissait dehors pendant à peu près deux jours et ensuite on les portait. Une fois par mois, on faisait un sauna.

Q : - Un sauna ... Pendant combien de temps ont-ils fait ce travail ?

R : - Trois mois et demi. Quatre mois.

Q : - Ils ont commencé quand ?

R : - On a commencé encore à l'époque de la Gestapo, c'était en janvier, le 10 janvier.

Q : - Le 10 janvier ...

R : - 10 janvier ; du début janvier 1944 on a commencé à sortir les corps.

Q : - Jusqu'au mois d'avril ?

R : - Jusqu'au mois d'avril, oui.

Q : - Mais donc c'était en plein hiver, il fait terriblement froid en Lithuanie.

REPOSE : - Oui, il fait très froid.

QUESTION : - Le sol n'était pas gelé ?

R : - Oui, il y avait une petite couche de sable, il y avait un peu de neige, mais enfin en-dessous, bon, rien, rien nous importait. On est menacés, on est frappés ; quand on coupait les arbres on les coupait vraiment jusqu'à la base et malheur à nous s'il ne restait ne serait-ce que quelques centimètres au-dessus du sol, il attrapait ... les Allemands attrapaient un morceau de bois et nous frappaient sur la tête.

Q : - Ils commençaient à quelle heure le matin ?

R : - A six heures, cinq heures et demi, six heures.

Q : - Jusqu'à la nuit ?

R : - Jusqu'à la nuit ; on rentrait à quatre pattes, on tombait vraiment comme des morts, mais l'esprit d'initiative, l'énergie, la volonté, ça on l'avait, il y avait une partie d'entre nous qui étaient capables de surmonter la situation, une partie qui était pas capable.

Q : - Quelle était ... comment ça s'opérait la ligne ... le clivage entre ceux qui étaient capables et ceux qui ne l'étaient plus ?

R : - On peut dire que vingt pour cent d'entre nous étaient capables, et quatre vingt pour cent non.

Q : - Ces quatre vingt pour cent, ils attendaient quoi ?

R : - En fait, ces quatre vingt pour cent attendaient la même chose que nous, nous on avait mis tout le monde au courant de notre projet d'évasion et que ce soit ceux qui avaient pris l'initiative ou les autres, chacun avait les mêmes droits ;

REPONSE : lorsque Dogim a dit que c'est lui qui serait le premier à sortir, je n'ai pas demandé pourquoi toi le premier et moi après, moi en fait j'étais le sixième et chacun sortait à son tour.

QUESTION : - Alors ce sont eux qui ont ... qui ont déterré et brûlé tous les Juifs de Vilna ?

R : - En fait, d'après mes calculs, je crois que il est encore resté dans une des fosses seize mille ... seize mille victimes . Nous on a sorti soixante quatre mille cadavres de martyrs.

Q : - Et est-ce qu'ils savaient qu'Himmler avait donné un nom à ce commando spécial de Juifs chargés de cette tâche qu'il appelait le Commando Mille Cinq, est-ce qu'ils le savaient ?

R : - Non, on ne sait pas.

Q : - (bruit avion, inaudible)

R : - Non, on sait pas.

Q : - C'était le nom qu'Hitler avait donné aux Juifs qui ont fait ce travail partout, en Ukraine, en ...

R : - Hitler ou Himmler ?

Q : - Himmler, pardon ;

R : - Non, on sait pas ; quel numéro, cent cinq ?

Q : - Mille cinq ;

R : - En fait, je sais qu'il y avait une unité équivalente à Kovnan ; les instruments qu'on a utilisé pour sortir les morts, c'était ceux qu'on avait reçu de Kovnan et là-bas les gens travaillaient dans ce qu'on avait appelé le Fort 9 ;

REPONSE : Il y avait une espèce de citadelle, de forteresse là-bas et c'était le Fort 9 ; eux aussi d'ailleurs se sont enfuis mais je sais pas exactement les détails. C'est ça, c'est d'eux que nous avons reçu les instruments.

QUESTION : - Et, ils ont retrouvé dans les fosses des membres de leur famille ?

seul R : - Moi, j'ai trouvé, j'ai retrouvé toute ma famille. ~~A~~ l'époque encore de la grande liquidation du ghetto, les Allemands avaient attrapé les femmes, les enfants et dans la dernière période, on a ouvert une petite fosse et là, j'ai trouvé toute ma famille.

Q : - Il a trouvé qui, sa femme ... ?

R : - Ma mère, ma soeur, et les enfants, trois soeurs, toute la famille ; j'avais trois soeurs ;

Q : - Comment il les a reconnues ?

R : - D'après les vêtements ; en fait, même le visage, les traits étaient encore, ... comme c'était l'hiver c'était, ... les traits étaient encore reconnaissables. En fait, ils étaient depuis quatre mois à l'intérieur de la fosse, dans la terre.

Shalom Gol aussi a trouvé sa femme, les enfants et il les a reconnus, il y a encore quelqu'un qui a reconnu sa famille, mais il est pas resté en vie.

Interview Zaidel famille ; bobine N° 126 A ; Zaidel 13.

QUESTION : - Bon, Monsieur Isaac Dogim est seul ici, mais la famille de Motke Zaidel est au grand complet, il faudrait savoir d'abord combien de générations de Zaidel il y a ici.

REPOSE : - Trois générations ; quatre générations.

Q : - Quatre générations ; alors je voudrais que chacun, sauf les enfants, en commençant par Madame Zaidel, se présente, de gauche à droite.

R : - Je suis la femme de Monsieur Zaidel, Soshanna ;
- Shraga, le fils puîné de Monsieur Zaidel ;
- Dahlia, la femme de Shraga ; la belle-fille de Motke.
- Eded, époux de Hanna, fille de Monsieur Zaidel.

Q : - Alors ?

R : - Hanna, fille de Monsieur Zaidel ;

Q : - Et, qui est dans les bras de Hanna ?

R : - Mon fils, Hohi ;

Q : - Et à côté ?

R : - Notre arrière-grand-mère ;

Q : - C'est l'aïeule de tout le monde ?

R : - Oui, c'est la maman de maman.

Q : - Et

R : - Je m'appelle Gershen, et je suis le fils aîné de Monsieur Motke, Zaidel.

QUESTION : - Très bien ; est-ce que toute la famille sait ce qui s'est passé l'autre jour dans la forêt, est-ce que ils leur ont raconté ce qui s'était passé ?

REPOSE : - Oui, bien sûr, j'ai tout raconté ;

Q : - Comment ils le suggèrent ... je voudrais qu'eux-mêmes fassent une proposition ; comment est-ce qu'ils suggèrent qu'on continue l'interview ?

R : - On peut continuer à l'endroit où on a terminé dans la forêt ; c'est à vous de ...

Q : - Est-ce qu'ils se souviennent de l'endroit où on a terminé ?

R : - Je pense que nous avons cessé de raconter à partir du moment où nous sommes arrivés au Scheiterhaufen.

Q : - C'est Monsieur Dogim qui était en train de parler ...
- Quand on a fini de parler dans la nuit, c'est Monsieur Dogim qui était en train de parler. Il racontait que ...

R : - Oui, nous racontions comment nous construisions les Scheiterhaufen, les bûchers, nous parlions des morts, des personnes qu'on nous forçait à appeler des Figuren ...

Q : - Oui, et Monsieur Dogim racontait très précisément quand on s'est interrompus, quelque chose de très très dramatique.

R : - Oui, nous parlions des cas dans lesquels certaines personnes cherchaient leur famille et ne la retrouvaient pas, mon cas a été précisément que j'ai retrouvé ma famille.

Q : - Est-ce qu'il peut dire qui il a retrouvé et comment il a retrouvé ?

R : - Maman, mes soeurs, trois soeurs, ils étaient tous ensemble

REPOSE : à malina ...

QUESTION : - Malina, c'est une ...

R : - Dans une malina ...

Q : - Dans une cache ...

R : - Ils étaient tous ensemble dans une cache, une malina.

Q : - Et comment est-ce que Monsieur Dogim a pu les reconnaître ?
Comment est-ce qu'il est certain que c'était sa mère et ses
soeurs et les enfants de ses soeurs ?

R : - Ils avaient été exécutés quatre mois auparavant, comme c'était
l'hiver, ils étaient encore dans un bon état de conservation,
de plus j'ai pu les reconnaître grâce à leurs vêtements.

Q : - Bon ... coupez ...

Bobine N° 127 ; Zaidel famille 14.

Q : - On était restés la dernière fois dans la forêt à quelques ...
un récit que faisait Monsieur Dogim et c'était un épisode très
très dramatique.

R : - Oui, c'est ... ça s'était passé au moment où on a ouvert la
dernière fosse, j'ai reconnu toute ma famille et des gens qui
étaient avec nous dans la malina, dans la cache, il y avait
aussi un Monsieur qui s'appelait Godberg, avec toute sa famille.

Q : - Et comment ... quels membres de sa famille a-t-il reconnu ?

R : - Maman, et mes soeurs, trois soeurs, avec leurs enfants ; elles
étaient toutes là-bas.

QUESTION : - Et comment ... comment est-ce qu'il a pu les reconnaître ?

REPONSE : - Comme elles étaient restées dans la terre pendant quatre mois, et que c'était l'hiver, elles étaient en assez bon état de conservation, alors je les ai reconnues à leurs visages et puis aussi leurs vêtements.

Q : - C'est-à-dire, ils avaient été tués relativement récemment ?

R : - Oui. Oui, ça faisait quatre mois.

Q : - Et c'était la dernière fosse ?

R : - Oui, c'était la dernière fosse située près de la route, c'était du côté de l'entrée de Ponari, il y avait une petite fosse là-bas.

Q : - C'est ... c'est-à-dire que les Nazis leur avaient fait ouvrir les fosses selon un plan précis, ils avaient commencé par les plus anciennes ?

R : - Oui. Oui, les dernières fosses étaient les plus récentes et on avait commencé par les plus anciennes, celles du premier ghetto et ensuite on a continué par les fosses ... dans la première fosse il y avait vingt quatre mille cadavres, ensuite on a continué par les fosses du deuxième ghetto.

Q : - Dis-lui que je vais lui poser une question très très difficile, que je m'excuse beaucoup, mais ... quand cela est arrivé, quand il a ouvert la fosse où il a trouvé sa mère et ... et ses soeurs, ça faisait déjà plusieurs mois qu'ils faisaient ... qu'ils accomplissaient cette tâche épouvantable, et ... je veux dire ... qu'est-ce que ça ... qu'est-ce que ça lui a fait, est-ce que ça a été une horreur supplémentaire qui s'est ajoutée à toutes celles qu'ils avaient déjà vécues ou bien est-ce que il était déjà blindé, d'une certaine façon ?

REPONSE : - Non, ça a été un moment très difficile.

QUESTION : - Quand c'est arrivé, ils étaient déjà en train de creuser le tunnel ?

R : - C'était déjà la fin.

Q : - Est-ce qu'il peut dire maintenant, est-ce qu'il peut raconter cette histoire extraordinaire, quand l'idée de l'évasion leur est-elle venue ?

R : ^A - Mon ami sait mieux l'hébreu ^Z... Nous étions déjà depuis un mois là-bas lorsque l'idée nous est venue. A partir du moment où on nous a fait sortir les cadavres et que nous avons compris que nous sortirions plus vivants de là-bas, nous avons réfléchi à ce que nous pouvions faire. Dans le bunker où nous nous trouvions, il y avait une cuisine, un entrepôt pour la nourriture et c'est là que nous vivions ; alors nous avons commencé à creuser à un demi-mètre sous la pierre, et sous le bunker lui-même, nous avons commencé la percée du tunnel.

Q : - Non, non ... mais ce que je veux dire, c'est quand même ... ils étaient ... ils étaient enchaînés nuit et jour ?

R : - Bien sûr, nous étions nuit et jour avec ces chaînes, on ne pouvait même pas rêver d'enlever ces chaînes, on nous les ... on nous les examinait chaque soir.

Q : - Est-ce qu'ils avaient des outils ?

R : - Oui, nous avons pu récupérer des outils sur le corps des martyrs, il y avait un certain nombre de martyrs qu'on avait emmenés au moment où ils partaient au travail, alors nous avons récupéré leurs outils.

Q : - Quel genre d'outils ?

R : - Moi je travaillais là-bas comme électricien, alors j'avais

REPONSE : un tourne-vis et un Schleier. une pince ... j'avais une pince ...

QUESTION : - Mais qu'est-ce que ça veut dire, qu'il travaillait comme électricien ?

R : - Dans la forêt, il n'y avait pas d'électricité et les Allemands voulaient éclairer tous les alentours des fosses et même à l'intérieur des fosses on éclairait.

Q : - Ce qui veut dire que la profession de Monsieur Dogim, c'était celle d'électricien ?

R : - Oui.

Q : - ce que je voudrais savoir, ils étaient combien' donc là-bas, ils étaient quatre vingt, je crois ?

R : - Oui, quatre vingt personnes.

Q : - Bon ... coupez, coupez ...

Bobine N° 128 ; Zaidel 15.

Q : - Bon, ils étaient soixante dix neuf hommes et quatre femmes, je crois ? ... et y avait même trois enfants, non ?

R : - Pas d'enfants, des adolescents.

Q : - Qui avaient quel âge ?

R : - Un avait quinze ans, dix-sept ans, l'autre gamin dix-sept ans.

Q : - Bon, je voudrais savoir ... l'idée de l'évasion, n'est pas venue à tout le monde à la fois ? Qui a eu l'idée de l'évasion ?

REPOSE : - Nous étions un comité d'environ quatre personnes et on avait un certain nombre d'idées, on a même pensé s'échapper par la barrière, du côté des pièges, du côté de la zone piégée, on a également eu un certain nombre d'idées, en particulier de creuser sous le bunker dans la pierre même, il y avait une distance d'à peu près trente mètres entre le bunker et les premiers arbres.

QUESTION : - Je voudrais que vous demandiez à Mademoiselle Zaidel qu'est-ce qu'elle est en train de dire, qu'est-ce qu'elle chuchote ?

R : -

Q : - coupe, coupe, coupe, coupe !

Zaidel 16.

Q : - Demandez à la fille de Monsieur Zaidel qu'est-ce qu'elle dit, qu'est-ce qu'elle chuchote à l'oreille de son père et de Monsieur Dogim ?

R : - Moi, je pense qu'il est très important qu'ils expliquent pourquoi ils ne pouvaient pas s'évader du bunker autrement que par ... qu'en creusant un tunnel, je pense qu'ils devraient expliquer comment les Nazis surveillaient ce bunker, pourquoi il était impossible de s'évader autrement.

Q : - D'accord, qu'ils le fassent, qu'ils le fassent.

R : - Il faut qu'ils racontent l'histoire de la première barrière
- Autour du bunker il y avait une première barrière de fils barbelés, ensuite une zone entièrement minée de sept mètres environ jusqu'à une seconde barrière de fils barbelés.

- REPOSE : - Et après la seconde barrière ?
 - La garde était très serrée autour du bunker, on peut dire que tous les trois ou quatre mètres se tenait un SS avec une arme automatique.
- QUESTION : - Mais la fille de Monsieur Zaidel semble connaître l'histoire mieux que son propre père ?
- R : - Je crois que c'est simplement ... papa est très ému.
- Q : - Alors qu'ils collaborent tous les trois ... Bon, alors je repose la question que j'ai posé tout à l'heure, qui a eu l'idée de l'évasion, parce que Monsieur Dogim parle d'un comité, moi je ne sais pas ce que c'est qu'un comité ?
- R : - Parmi ces quatre vingt personnes qui se trouvaient dans le bunker, il y avait quatre personnes qui avaient une très forte volonté de s'évader.
- Q : - Est-ce que lui était compté parmi ces quatre personnes ?
- R : - Au début nous étions cinq, mais au fur et à mesure que le travail avançait, nous avions besoin de plus de main-d'oeuvre, aussi nous avons été huit, dix, quinze, et à la fin, nous étions vingt.
- Q : - Bon, mais alors, qu'il revienne sur cette idée d'évasion en creusant un tunnel, avec d'après ce que j'ai compris, extraordinairement peu d'outils et on saignait, etc ... C'est pas évident du tout, tout ça, alors j'aimerais qu'ils insistent sur ...
- R : - Tout simplement parce que nous avions compris que nous n'avions plus rien à perdre, nous nous trouvions dans un endroit où nous savions, où nous sentions que, vivant, personne ne pouvait sortir. Nous n'avions rien à perdre. Alors on a commencé à creuser ; c'était un travail très difficile, vraiment très difficile, à la fin d'une journée de travail qui était

REPONSE : déjà dure en elle-même et on avait peu d'outils, on était parfois obligés de se coucher l'un sur l'autre pour pouvoir retirer le sable, c'était vraiment horrible comme travail, horrible. Et plus encore, à partir du moment où nous avons révélé l'idée, nous avons demandé à d'autres personnes de venir creuser, ça n'a pas été possible pour tous parce que il y avait pas d'air, c'était même impossible de creuser pour certains.

QUESTION : - Est-ce que tout le monde était d'accord, pour l'évasion par le tunnel ?

R : - Bien sûr.

Q : - Ils sont sûrs de ce qu'ils disent, est-ce qu'au début tout le monde était d'accord ?

R : - Bien sûr au début, tout le monde était pas au courant, mais enfin, dès que nous avons pu mettre tout le monde au courant, tous ceux qui étaient mis au courant étaient d'accord, personne ne s'est opposé à l'idée.

Q : - Qui était Abraham *Ambourg* ?

R : - C'était un contre-mâitre.

Q : - Mais quelle était ... quelle était sa fonction ?

R : - Nous avions sa tâche était de vérifier chacun de nos faits et gestes, et lorsque nous avions des plaintes ou des revendications, nous pouvions nous adresser à lui ; en fait il savait exactement tout ce que nous faisions dans le bunker et nous avions un langage commun avec lui ; de fait, il était forgeron. / *ph mays*

Q : - Non mais, ce que je demande, il était Juif lui-même, détenu comme eux ?

Bobine N° 129 ; Zaidel 17.

REPONSE : - Après que tout le monde ait été d'accord pour cette idée du tunnel, nous avons été dans l'entrepôt où se trouvaient le pain, la nourriture, et nous avons construit un mur d'environ un mètre, qui laissait un mètre entre ce nouveau mur et l'ancien mur et c'est dans cet intervalle, cet interstice d'un mètre que nous avons creusé à deux mètres de profondeur le tunnel.

QUESTION : - Alors, le tunnel, est-ce qu'on peut décrire le tunnel ?
... c'est pas le Mont Blanc, non ?

R : - La terre était sablonneuse, si bien qu'on était obligés chaque fois, tout au long du tunnel de renforcer, de remblayer le terrain par des poutres ... Le tunnel avait cinquante centimètres de large sur cinquante centimètres de haut, si bien qu'il y avait juste la place pour un homme couché pour s'avancer.

Q : - Ce n'était pas un tunnel, c'était un trou ...

R : - Il faut que j'ajoute quelque chose, parce que le travail que nous avions à faire était particulièrement difficile ; nous avons creusé un tunnel, une espèce de canal en forme de tunnel, d'ailleurs je sais pas très bien comment le définir aujourd'hui, aujourd'hui que j'essaie de le raconter je ne me crois pas moi-même, parce que c'est un travail tellement .. tellement impossible, tellement difficile, non seulement nous devons creuser, mais il fallait encore que nous nous procurions du bois, le bois que nous devons apporter pour la cuisine, nous en préservions une partie pour le tunnel.

Q : - Mais le tunnel tel qu'ils l'avaient projeté, devait avoir quelle longueur, pour pouvoir s'échapper, pour pouvoir quitter le bunker ils devaient sortir à combien de mètres ou de centaines de mètres ou de kilomètres, je ne sais pas ?

R : - Nous avons pensé qu'il fallait entre trente cinq et quarante

REPOSE : mètres, c'est ce que nous avons creusé et c'est ce qui nous a été nécessaire.

QUESTION : - Trente cinq ou quarante mètres de long ? ... Pas plus ?

R : - Non, pas plus ; après quatre ou cinq mètres, il n'y avait déjà plus d'air, on pouvait même pas allumer une bougie à l'intérieur de ce tunnel.

Q : - Alors ?

R : - Comme j'avais encore des outils, j'ai construit une espèce de système électrique.

- Oui, puisqu'il était électricien, il avait la possibilité d'éclairer.

- Mais le vrai problème, le grand problème, c'était où cacher le sable qu'on déblayait. Oui, c'était absolument le plus grand problème, cacher ce sable ; nous avons une chance, c'est que le bunker était très grand, alors on inventait n'importe quoi, on répandait le sable et on l'aspergeait d'eau, on essayait de le cacher sur le toit, entre les murs, n'importe où, l'endroit qu'on pouvait imaginer où cacher du sable.

Q : - Mais qui creusait, un seul homme à la fois ?

R : - Non, on pénétrait en fait à quatre dans le tunnel, au début on creusait avec les mains, et à la fin on a été obligés d'arrêter parce que tout simplement les mains étaient ensanglantées, alors on a récupéré des cuillères sur le corps des victimes, des martyrs et le premier qui s'engageait dans le tunnel creusait avec la cuillère, il passait le sable sous son propre corps et le passait vers le second qui l'évacuait, etc ..

Q : - Et le second le passait au troisième, qui le passait au quatrième .. ?

R : - Exactement.

QUESTION : - Alors maintenant on arrive quand même à la vérité, à quelque chose de concret, bon, tout à l'heure on parlait d'outils récupérés sur les ... sur les martyrs, ont-ils dit, sur les cadavres, sur les "figures", maintenant on dit qu'ils creusaient avec les mains nues ou simplement avec des cuillères, c'était ça les outils ?

REPOSE : - C'est vrai, d'abord les mains et après les outils ...

Q : - Les outils ou les cuillères ?

R : - Des cuillères.

Q : - Des cuillères, c'est pas des outils ...

R : - Eh bien, c'est ça les outils qu'on avait ; nous on n'avait pas des outils, oui, on peut dire que c'est des cuillères.

Q : - Qui appelle ça des outils, c'est eux, ou c'est vous qui traduisez cuillères par outils ?

R : - Non, ils disent outils.

- Je voudrais ajouter quelque chose, on a parlé de pince tout à l'heure, et ils se sont effectivement servi de la pince par la suite pour pouvoir couper les chaînes, mais au moment où ils ont creusé le tunnel, ils n'ont utilisé que leurs mains nues et les cuillères.

Q : - Alors donc, si il faut se représenter quelque chose, il faut se représenter des hommes avec les chevilles entravées, qui sont dans un trou, et qui progressent dans un trou de sable en creusant avec avec leurs mains ou simplement avec des cuillères, bon, et puis qui passent le sable sous eux, c'est bien ça ?

R : - Oui, et là, il faut dire qu'on avait un avantage, c'est que la terre était sablonneuse, c'était ^{un peu} comme de la farine, c'était

REPONSE : presque un miracle pour nous.

QUESTION : - Et comment ont-ils fait pour ne pas se tromper sur la direction ?

R : - Oui, l'histoire de Youri, l'ingénieur, avec la boussole qu'il a réussi à voler ...

Q : - Comment ça se fait, ... comment se fait-il que ... elle connaisse cette histoire tellement bien ? ... et qu'elle la souffle comme elle le fait ?

R : - Je vais vous dire, c'est très simple, je l'ai écrite, elle l'a écrite cinq fois, alors je la sais pratiquement par coeur.

Shul

Q : - Traduis ça.

R : - Oui, je dois dire, il faut que j'ajoute quelque chose, lorsque nous avons creusé, le problème c'est que la terre s'est effondrée deux fois, d'ailleurs même plus, la terre s'effondrait ... risquait de s'effondrer tout le temps, c'était un gros problème, et puis à un moment, ça a été très difficile, parce que nous avons été obligés dans notre ... en creusant nous nous sommes rendu compte que nous arrivions dans une mauvaise direction, nous avons été obligés de tourner vers la droite, alors là c'était vraiment un gros problème, parce que nous craignions de nous tromper, et, ajoute Hanna, ils craignaient de tomber sur une patrouille allemande en se trompant dans leur direction et de déboucher finalement à l'intérieur d'une des fosses peut-être.

Bobine N° 130 ; Zaidel 18.

R : - Nous pénétrions à quatre, cinq, six, dans le tunnel, nous nous allongions et celui qui se trouvait au fond du tunnel creusait, prenait le sable, le passait sous son ventre, de la

REPOSE : façon suivante, en avançant vers le second, qui lui aussi prenait le sable, l'avancait sous son ventre vers le troisième, et ainsi de suite, et celui qui était à l'extérieur du tunnel avait un seau, et pouvait sortir le sable.

QUESTION : - Alors comment est-ce qu'ils respiraient à l'intérieur du tunnel ?

R : - C'était difficile, c'était particulièrement difficile, en fait il n'y avait pas du tout d'air à respirer, on pouvait au maximum, avec tous les efforts possibles, rester, disons, une heure dans le tunnel.

Q : - Donc, ils se relayaient, donc ?

R : - Oui, nous sortions et un second groupe nous relayait.

Q : - Ils creusaient quand, ils creusaient la nuit ?

R : - Oui, en fait on commençait à creuser dès qu'on avait fini ce qu'on peut appeler le travail que nous avaient imposé les Allemands ; en fait chacun savait que dès qu'il avait terminé à l'extérieur, il pouvait ... il devait rentrer dans le tunnel et faire son travail, on se relayait de la sorte et on essayait d'être toujours disponibles ; je me souviens d'un cas où nous avons vraiment failli avoir des problèmes, c'est lorsque soudain les gardes sont venus pour faire un appel et à ce moment-là il fallait que tout le monde se trouve debout à l'extérieur, et quatre ou cinq personnes étaient à l'intérieur du tunnel ; seulement, grâce au système électrique installé par Dogim, nous avions un petit signal qui nous a permis de prévenir ceux qui se trouvaient à l'intérieur du tunnel et je sais pas encore comment aujourd'hui, tout le monde s'est trouvé debout, en ligne, on n'a rien remarqué, voilà.

Q : - Il était à quelle profondeur, le tunnel ?

REPOSE : - Le bunker ayant déjà lui-même cinq mètres de profondeur sous le sol, nous avons encore creusé deux mètres sous le bunker, donc le tunnel était à sept mètres sous la surface du sol.

QUESTION : - Et la direction ?

R : -

Q : - Et la direction ?

R : - Nous avons déjà creusé une vingtaine de mètres de longueur de tunnel lorsque soudain nous avons eu l'impression que nous étions dans la mauvaise direction et vraiment ça a été un très très gros problème, nous avons cessé pendant deux ou trois jours le travail pour essayer de réfléchir sur la façon de résoudre le problème et nous avons décidé de faire un virage brusque sur la droite ; c'était particulièrement difficile parce que la terre commençait à se tasser et à s'effondrer ; et je dois préciser, puisque ma fille me le demande, que si nous avons changé de direction, au bout de vingt mètres, c'est parce que nous craignions d'aboutir finalement juste à côté des gardes et pire encore, à l'intérieur des fosses. Alors nous avons fait ce virage à droite dont je parlais, ça a été très dur, mais nous avons continué à creuser environ encore quinze mètres et là nous avons réussi à sortir exactement à l'endroit que nous avions prévu.

Q : - Alors, ça a duré combien de temps ?

R : - Trois mois.

Q : - Et, qui est sorti le premier ?

R : - C'est moi ;

Q : - C'est Itsak Dogim qui est sorti le premier ?

REPOSE : - Dogim, il faut que tu te souviennes quand exactement tu as coupé l'électricité ?

QUESTION : - Moi, je veux dire ... il creuse ... pardon ... il creuse le tunnel, et un beau jour il débouche à l'air libre, ... bon, qui a débouché à l'air libre le premier ?

R : - Dogim ; oui, mais la nuit précédente, ils avaient déjà coupé leurs chaînes pour pouvoir sortir du tunnel.
- C'est moi qui vais vous raconter ; lorsque nous avons commencé à atteindre une terre un peu plus noire et un peu plus dure nous avons compris que ... que c'est bientôt le bout ; il y avait déjà aussi des racines, alors à ce moment-là nous avons fait une réunion de tous les camarades et nous avons dit, ce sera bientôt la fin du travail et il faut prendre nos dispositions ; alors nous avons formé des groupes de dix personnes, chaque groupe étant dirigé par un ... un chef de groupe, par un responsable. Alors nous avons fait des plans pour savoir dans quelle direction nous allions nous évader et quel serait l'endroit auquel nous nous retrouverions tous et qui devrait sortir le premier.

Q : - Le plan, c'était que tout le monde s'évade ?

R : - Oui, le soir qui a précédé l'évasion, nous avons prévenu tout le monde, nous avons dit à tout le monde que nous étions au bout, que nous allions sortir et qu'il fallait surtout ne faire aucun bruit, ^{en} tout le monde a été d'accord, il n'y a eu aucun bruit, et nous étions prêts à sortir en groupe.

Bobine N° 131 ; Zaidel 19.

Q : - J'ai entendu le mot *Betchimuch*

REPONSE : - C'est déjà une autre histoire, vous voulez d'abord qu'on termine la première ?

QUESTION : - Qui raconte celle-là ?

R : - Quelle, celle-là, de ?

Q : - Oui.

R : - Avec le sable, c'était vraiment toute une histoire ; à force d'évacuer le sable, de l'entasser sur le sol du bunker, le sol du bunker avait été rehaussé de vingt centimètres ; ensuite on a prétendu qu'on avait froid et qu'on a dû construire des murs, alors on a construit des murs pour pouvoir en fait cacher le sable. / En ce qui concerne maintenant les WC, nous avions, enfin si on peut appeler ça des WC, c'était une espèce de grande fosse avec des planches, et chaque fois qu'on allait au WC on avait du sable dans les poches et on vidait les poches et comme finalement ça s'est rempli très vite, on a prétendu qu'il fallait creuser des deuxièmes toilettes. / Ensuite on a été obligés de cacher le sable sur le toit de la cuisine, le toit était constitué de planches, ça faisait un problème, parce que chaque fois qu'on ouvrait la porte, le sable tombait du toit dans les marmites alors les gens se sont plaints, parce qu'ils ont dit qu'on leur donnait une nourriture infecte avec plein de sable, ils savaient pas, nous on savait de quoi il s'agissait.

Q : - Qui ne savait pas ?

R : - A peu près la moitié des gens qui n'étaient pas encore au courant, même à la dernière étape.

Q : - Ah donc la moitié des gens ... des Juifs qui occupaient le bunker, qui travaillaient à Ponari, n'étaient pas au courant ?

REPONSE : - Non, ils savaient pas.

QUESTION : - Mais comment est-ce que c'était possible de garder un secret comme cela, alors qu'ils vivaient tous ensemble dans une communauté, promiscuité, absolue ?

R : - En fait, ce qui se passait, c'est qu'on profitait des moments où les gens, après la journée de soi-disant travail, allaient se reposer, s'allonger sur le lit, après le repas ; c'est à ce moment-là que les gens allaient creuser et il y a encore un autre moment, c'est lorsque nous avons atteint à peu près vingt mètres de longueur du tunnel, c'était impossible de travailler avec si peu de gens, alors nous avons été obligés d'élargir le secret et de prendre encore une dizaine de personnes. En tout cas, jamais les quatre-vingt n'ont été au courant.

Q : - Pourquoi d'abord, pourquoi dites-vous les gens ... les gens .. on n'est pas dans une réunion mondaine, les gens au lieu des Juifs ... dites les Juifs, j'aime mieux ça. Bon, et deuxième chose, j'ai posé une question très précise, j'ai dit comment était-il possible que des gens ne soient pas au courant ?

R : - Parce que quand les Juifs rentraient de leur travail, ils s'effondraient tellement ils étaient fatigués.

Q : - Ou est-ce qu'ils avaient peur que certains trahissent ?

R : - C'était aussi le froid, c'était en plein hiver.
- Bien sûr ;
- Mais à la fin, tout le monde le savait. En fait, déjà deux jours avant la grande évasion, tout le monde était au courant.

Q : - Bon alors, maintenant, revenons à la fin du creusement du tunnel ; bon, ils progressent et ils découvrent les racines d'arbres, la terre est plus noire, ils pensent qu'ils vont

QUESTION : bientôt accéder au jour, à la lumière, qu'est-ce qui se passe à ce moment-là ?

REPOSE : - Nous avons constitué des groupes d'environ dix personnes, dont chacun était dirigé par un responsable qui connaissait exactement l'itinéraire à suivre et qui savait où se retrouver. Il nous restait encore à ce moment-là à peu près un mètre à creuser. A ce moment, une discussion s'est élevée entre nous pour savoir qui allait sortir premier, alors on a demandé à moi de sortir le premier tout simplement parce que je connaissais déjà la route et surtout qu'il fallait ...

Q : - La route, ça veut dire quoi ?

R : - Je connaissais la route à l'extérieur et il fallait aussi ouvrir la barrière avec les pinces que je possédais, mais je me trouvais dans un tel état d'esprit qu'à ce moment-là je voulais déjà plus du tout m'évader.

Q : - Pourquoi ?

R : - Parce que c'était juste au moment où ...

- C'est-à-dire, c'était très peu de temps après qu'il ait ouvert la fosse et qu'il y ait trouvé toute sa famille, alors à ce moment-là, c'était déjà un homme brisé, il n'avait plus envie de s'évader, mais ses amis l'ont forcé, l'ont obligé, parce que il avait tellement travaillé, il avait tant fait pour cela, il connaissait la route à l'extérieur, et finalement c'est lui qui est sorti le premier et qui a été jusqu'à la barrière pour l'ouvrir.

- Mon idée était de sortir le dernier et une fois que tous mes camarades seraient passés, j'avais décidé de jeter une pierre à l'intérieur du champ de mines pour que tout saute, les Allemands, le bunker, que tout saute. Mais notre comité n'était pas d'accord que je sorte dernier, je n'avais pas le

REPONSE : choix, je devais sortir le premier et comme j'étais de la région de Vilna, je connaissais tous les environs, il fallait que je sorte le premier ; j'ai accepté à une seule condition, c'est que mon père m'accompagne.

QUESTION : - Son père était avec lui ?

R : - Oui.

Q : - Pourquoi est-ce qu'il n'en a jamais parlé pendant toute la durée de l'interview et dans la forêt et ici ?

R : - On n'a pas posé la question.

Bobine N° 132 ; Zaidel 20.

Q : - Est-ce que le père d'Itsaak Dogim était dans le secret du creusement du tunnel ?

R : - Il le savait, mais il n'y travaillait pas.

Q : - Il savait qu'on creusait le tunnel ?

R : - Oui, oui.

Q : - Depuis le début ?

R : - Non, c'était interdit de le dire depuis le début. En dehors de mon père, j'avais aussi deux beaux-frères là-bas.

Q : - Et son père avait quel âge ?

R : - Cinquante-quatre, cinquante-cinq ans.

Q : - Cinquante-quatre, cinquante-cinq ans, et il avait été sélectionné pour faire ce travail tellement dur ?

REPONSE : - Oui, oui.

QUESTION : - Il était très fort, son père ?

R : - Oui, c'était un homme très fort.

Q : - Il avait des relations étroites avec lui, durant toute cette période ?

R : - Si je devais vous raconter toutes les histoires, ça prendrait vraiment très longtemps ; bien, un fait dont je me rappelle, c'est ... c'est encore de l'époque où nous dormions à la Gestapo et nous allions travailler à Ponari, c'était une époque où il neigeait, il faisait très froid, il pleuvait, des conditions vraiment très difficiles ; un jour, nous revenions du travail vers la Gestapo et mon père n'avait plus de forces, il s'est effondré et un Allemand s'est approché de lui, alors passait un homme avec une carriole et des chevaux qui a proposé de prendre mon père dans la carriole, mon père est monté, et il était sensé suivre notre colonne, au bout de quatre heures, il n'était toujours pas arrivé, et soudain je le vois arriver à pied, il me raconte que l'homme qui l'avait pris dans sa carriole lui a dit, mais pourquoi est-ce que tu rentres à la Gestapo, viens, évades-toi, et mon père a dit, non, je peux pas, mon fils est là-bas.

Q : - Est-ce que son père était avec lui quand il a ouvert la fosse et où il a trouvé sa propre mère, qui était donc la femme de son père et ses soeurs qui étaient les filles de son père ?

R : - Il était ... il se trouvait dans un autre lieu mais je lui ai raconté, alors il l'a su déjà. Je me rappelle encore d'un autre épisode, à un moment les Allemands m'ont demandé d'installer à Ponari des câbles, des fils, enfin une installation électrique ; pour cela, ils m'ont permis de travailler à l'extérieur de Ponari parce que il y avait dans la région des

REPOSE : villas et ils m'ont dit de démonter les installations électriques pour récupérer les fils, les câbles, etc.. on m'a donné aussi un assistant et comme je devais monter sur les pylônes, on m'avait enlevé mes chaînes. Alors, il est arrivé un jour où l'Allemand n'était plus là, on se trouvait donc seuls dans la forêt, sans garde, et mon assistant, je crois que son nom était Godberg, m'a dit, écoute, regarde, on est là sans garde, viens, évadons-nous et je lui ai répondu, toi si tu veux tu peux d'évader, mais moi, je ne peux pas, mon père est là-bas.

QUESTION : - Bon, et enfin, quand ils sont arrivés à la fin du creusement du tunnel, donc il a dit qu'il acceptait de partir le premier comme les autres lui demandaient, à la condition que son père le suive, c'est bien ça, ou que son père compte parmi les évadés, non, j'ai pas très bien compris ?

R : - Que mon père soit parmi les premiers.

Q : - Et ça a été accepté ?

R : - Non ; non, on a ... ils ont réfléchi, ils ont décidé que il valait mieux que je sorte dans le troisième groupe avec mes beaux-frères.

Q : - ... il est sorti le premier ou il est sorti dans le troisième groupe ? Ils ont décidé que son père sortirait dans le troisième groupe avec les beaux-frères ?

R : - Mon père ne travaillant pas, il devait se trouver dans le dernier groupe, celui qui sortait tout à fait dernier, j'ai insisté pour qu'il puisse sortir dans le troisième groupe avec mes beaux-frères.

Q : - Alors, selon quels critères il a été décidé de l'ordre de l'évasion ?

*

R : - C'était d'abord ceux qui avaient le plus fait, de fait les

REPONSE : tous premiers étaient les membres du comité, et tout de suite après les jeunes, ceux qui avaient l'intention ensuite de s'engager dans les partisans, c'était eux les premiers. C'était aussi selon le degré de participation au travail ;

QUESTION : - Au creusement du tunnel ?

R : - Oui, au creusement du tunnel.

Q : - Est-ce qu'il y a eu des conflits ?

R : - Aucun conflit.

Q : - Tout le monde était d'accord ?

R : - Oui.

Q : - Qu'est-ce qu'ils pensaient est-ce qu'ils pensaient que tout le monde réussirait à s'échapper ?

R : - Oui, c'est ce que nous pensions ;

Q : - Réussirait, je dis bien ; ... est-ce qu'ils pensaient que les premiers avaient plus de chance que ceux qui sortiraient derniers ?

R : - En fait, on savait que les premiers et les seconds étaient les plus en danger parce que les premiers mettraient la tête hors du tunnel, ils risquaient de recevoir une décharge de mitrailleuse.

Q : - Absolument ; bon, alors donc ils ont laissé ... non, ils n'ont pas creusé le tunnel jusqu'au bout quand ils ont su qu'ils allaient aboutir, ils sont revenus et ils se sont préparés pour l'évasion ; alors maintenant je voudrais savoir

QUESTION : ceci : est-ce que tout le monde a été d'accord pour s'évader ?

REPOSE : - *oui*...

Q : - Traduisez ...

R : - Oui, nous étions tous d'accord, nous étions tous organisés par groupes de dix avec des responsables et nous avons aussi préparé les pinces pour pouvoir enlever nos chaînes.

Bobine N° 133 ; Zaidel 21.

Q : - Qu'est-ce qui s'est passé quand ceux qui n'étaient pas dans le secret du percement du tunnel ont su que ... qu'un tunnel avait été creusé et qu'il leur était proposé de s'évader ?

R : - C'est très simple, ils ont entendu l'histoire et ils ont accepté. En fait, c'était, c'était en silence ; il y a eu quelques petites manifestations de joie.

Q : - Ils sont pas devenus fous de joie ?

R : - Non, tout s'est passé dans le plus grand silence, nous avions très peur ; nous étions entourés d'Allemands, il faut se rappeler que nous devons faire très attention, alors bien sûr la joie existait mais tout s'est passé en silence.

Q : - Alors, je repose la question que j'ai posée tout à l'heure : est-ce qu'ils ont tous été d'accord pour s'évader ?

R : - Tous étaient d'accord pour s'évader.

Q : - Est-ce qu'ils se souviennent d'un homme qui s'appelait, je ne sais pas si je prononce bien, Goschaus ou bien Goschkaus ?

R : -

QUESTION : - C'était un rabbin, paraît-il.

REPOSE : - Oui, il y avait un rabbin ; oui, parmi nous, il y avait un rabbin, mais son nom, je ne m'en souviens pas.

Q : - Il était jeune ou il était vieux ?

R : - Il était ... il avait peut-être dix ans de plus que moi.

Q : - Je ... je sais, mais c'est peut-être encore une invention, je sais par *Shalom Gol* qu'il y avait un certain rabbin qui s'appelait Goschaus, que quand il a appris qu'un tunnel avait été creusé, il a organisé un _____, il les a bénis, il leur a souhaité bonne chance, il a demandé à tout le monde de les écouter et de leur obéir, il a dit que lui resterait parce que il était trop vieux pour s'échapper.

R : - Moi je me rappelle pas d'une telle chose ; je me souviens que près de moi quelqu'un m'a dit une fois qu'il avait le diplôme de rabbin, mais c'est tout ce dont je me souviens.

Q : - Est-ce qu'une pareille chose aurait pu exister et en même temps est-ce qu'il est possible que si elle avait existé, ils ne s'en souviennent pas ?

R : - Non, on peut pas oublier une chose pareille et d'après ce que *Gol* raconte, je vois pas très bien de quoi il s'agit parce que il n'y avait aucun rabbin, celui dont je me souviens qu'il m'aie dit avoir un diplôme de rabbin était jeune, et je me souviens d'un autre qui était vieux et qui était ... qui était pieux, mais en tout cas il n'était pas rabbin.

Q : - Peut-être qu'il n'était pas rabbin, mais est-ce qu'il est arrivé qu'un vieil homme pieux organise un _____, les bénisse, leur souhaite bonne chance et dise moi je suis trop vieux pour ça, allez-y ... ?

REPONSE : - Non, on n'avait ... d'abord on n'a jamais fait de _____, et puis en plus il n'y avait pas de vieux dans cet endroit.

QUESTION : - Y avait quand même son père qui avait cinquante-cinq ans, c'est pas très jeune ?

R : - Mais en tout cas, il n'y avait pas de plus âgé que son père.

Q : - Je pose ces questions, moi, c'est S. *gol* qui était avec eux, et que j'ai vu à Jacksonville, en Floride, qui m'a raconté cette histoire ; bon, peut-être qu'il l'a inventée ?

R : -

Q : - Je ne sais pas pourquoi, ... je ne sais pas pourquoi il l'aurait inventée ... je pose ces questions, c'est pour les aider à m'aider, à essayer de me représenter leur état d'esprit après des mois de cette tâche épouvantable, après avoir creusé ce tunnel, la liberté ... je suis pas sûr qu'ils puissent se souvenir de tout.

R : - Bon, disons que je ne me souviens pas d'un rabbin, mais en tout cas, je me souviens très bien qu'à ce moment-là nous n'avons organisé aucun _____, aucune prière, je me souviens que je me suis approché de mon père et que je l'ai salué d'une certaine façon, mais nous n'avons eu aucune manifestation autre que ... que celle-là.

Q : - Ça veut dire quoi, il l'a salué d'une certaine façon ?
.....

R : - Il lui a dit "shalom".

Q : - Alors pourquoi vous dites pas il lui a dit "shalom".

R : - j'ai embrassé mon père, j'ai embrassé mes beaux-frères,

REPOSE : ² Vous savez, au moment où on a commencé à sortir, on n'était pas encore arrivés au bout de notre peine, dès qu'on a mis la tête dehors, il nous restait encore à franchir une certaine distance, arriver à la barrière, pouvoir ... nous étions encore à l'intérieur de Ponari à ce moment-là, il fallait encore sortir à l'extérieur de Ponari et dès qu'on a mis la tête hors du tunnel, l'éclairage a commencé à nous inonder de lumière de partout, on a tiré sur nous et c'était pas simplement des petits fusils, c'était vraiment des mitrailleuses, le feu éclatait de partout, et il nous restait encore vraiment beaucoup, on était un groupe de quinze-vingt autour de moi, tout à coup on n'était plus que cinq.

QUESTION : - On va trop vite, on va trop vite ... D'abord on n'a ... on n'a pas raconté comment est-ce qu'ils ont pu ôter leurs chaînes ?

R : ^D C'est moi qui vais raconter l'histoire de la pince ; alors j'avais une pince et c'est moi qui ouvrais les chaînes, j'ai donc rendu la liberté à ces hommes et j'étais suivi par une vingtaine de personnes et finalement on a passé la pince de personne en personne.

Q : - Je veux dire, est-ce que les soixante-dix-neuf ont été désentravés ? *fin image*

R : ^{peut} Nous on peut pas vraiment savoir, parce que chacun pénétrait dans le tunnel et libérait le suivant, donc on passait la pince et dès qu'on s'engageait dans le tunnel on savait plus ce qui se passait derrière.

Q : - Avec la pince, on coupait ?

R : -

Bobine N° 134 ; Zaidel 22.

QUESTION : - Bon, Isaac Dogim est désigné pour sortir le premier du tunnel, c'était je crois la dernière nuit de la Pâque juive, il était quelle heure ?

REPONSE : - L'heure exacte, je ne m'en souviens plus, je pense qu'il devait être onze ou douze heures.

Q : - Qu'est-ce qui se passe ?

R : - Lorsque tous les préparatifs étaient faits, je suis donc parti un peu en avance puisqu'il fallait encore dégager la surface du tunnel ; j'ai commencé à travailler et j'avais pas encore tout à fait terminé qu'il y avait déjà une vingtaine de personnes dans le tunnel et je sentais que vraiment je n'en pouvais plus, je n'avais plus d'air pour respirer. J'avais en main une barre de fer et j'ai essayé, j'ai tenté de faire des trous dans la surface du sol et soudain j'ai fait un trou, deux trous, et enfin j'avais de l'air. C'est à ce moment-là qu'on a coupé l'électricité, on avait de l'électricité à l'intérieur du tunnel, et qu'on a enlevé ... qu'on s'est enlevé les chaînes et j'ai écarté le trou, je l'ai agrandi et j'étais à l'air libre. Au moment où j'ai sorti la tête, j'ai déjà vu le ciel, les étoiles, mais j'ai aussi vu un groupe de soldats allemands qui justement regardaient dans la direction de notre tunnel et je dois dire que notre tunnel ... la sortie du tunnel était à un demi-mètre, cinquante centimètres de l'endroit que nous avions prévu, je pense qu'aujourd'hui des ingénieurs avec les instruments les plus perfectionnés ne peuvent pas arriver à une telle précision. Alors j'ai élargi l'entrée du tunnel ...

Q : - La sortie ...

REPONSE : - J'ai élargi la sortie du tunnel et j'ai commencé à ramper à quatre pattes et derrière moi mes amis me suivaient. J'étais déjà à peu près à trois cents mètres du tunnel lorsque dans la forêt j'ai entendu des soldats parler allemand, alors j'ai soudain changé de direction et ceux qui me suivaient ne comprenaient pas très bien ce qui m'arrivait puisque eux ils n'avaient rien entendu, mais je ne pouvais pas leur expliquer, on ne pouvait pas parler à ce moment-là. Lorsque nous sommes arrivés à l'orée de la forêt, nous nous sommes redressés, j'étais donc debout, j'ai avancé et là je suis tombé dans une fosse, il y avait juste une fosse devant. Comme j'étais dans la fosse, j'ai dit à mes amis

QUESTION : - Quelle fosse, une des fosses qu'ils avaient ouvertes ?

R : - Non, c'était une fosse, mais non ouverte, elle était encore recouverte. Donc, j'ai dit à mes amis de ne pas m'attendre et de continuer leur route, malheureusement ils ont pris la mauvaise direction, ils ont été en direction d'un camp allemand et à ce moment-là, l'alarme a été donnée.

Q : - Pourquoi, est-ce qu'ils ont fait du bruit, les Allemands ont entendu du bruit, qu'est-ce qui s'est passé ?

R : - De fait l'alarme a commencé à partir de notre bunker où se trouvait un signal d'alarme, et ils ont ouvert le feu. J'ai réussi à sortir de la fosse et j'ai rejoint mes camarades, j'avais moi aussi perdu le sens de la direction, je savais plus où j'allais, je me suis retrouvé près de ce camp militaire allemand et on tirait de tous les côtés, nous étions pris entre deux feux.

Q : - Je voudrais comprendre, les Allemands se sont mis à tirer, comment est-ce que l'alarme a été donnée ?

R : - ^{2.} Moi je voudrais ajouter quelque chose ; nous avions, nous

REPONSE : étions convenus d'avancer en direction de la première fosse près de la route et effectivement nous avons pris cette direction, mais dans cette direction il y avait énormément de branches mortes et en marchant sur les branches mortes, je pense que ce sont ces branches sèches qui ont alerté les Allemands et c'est là qu'ils ont commencé à tirer.

D- Moi je pense à autre chose ; lorsque je suis sorti du tunnel, les Allemands étaient à cinq mètres de moi, si une vingtaine de personnes sortent à cinq mètres de soldats allemands, c'est fatal qu'on entende quelque chose.

QUESTION : - Bon alors, les Allemands se sont mis à tirer de tous les côtés, bon, combien ont réussi à se sauver ?

R : D- Nous étions, d'après ce que nous savons, nous sommes onze survivants ;² de fait, moi, dit Motke, je me souviens que, au moment où l'alarme a été donnée, nous nous sommes précipités en avant, ... disons que je suis Dogim, il ouvre la barrière avec sa pince, je me précipite, je ne regarde ni devant, ni derrière, j'avance, je cours, nous sommes un groupe d'une dizaine et tout à coup on n'est plus que cinq.

Bobine N° 135 ; Zaidel 23.

Q : - Combien de personnes ont réussi à s'échapper de Pona ?

R : - D'après ce que nous savons, onze à douze personnes sont restées en vie.

Q : - Mais à l'époque ?

R : - Je pense que jusqu'à cinquante personnes ont réussi à sortir, mais en route certains ont été blessés par les mines ou par les tirs.

QUESTION : - Donc, tous n'ont pas réussi à sortir du tunnel ?

REPONSE : - C'est du moins ce que nous pensons, parce que dès l'instant où les Allemands ont ouvert le tir, ils ont cherché à comprendre ce qui se passait.

Q : - Donc ils ont tué des gens à l'intérieur même du bunker ?

R : - C'est possible, nous ne le savons pas.

Q : - Est-ce que le père de Monsieur Dogim a réussi à se sauver ?

R : - Non.

Q : - Il est mort là-bas ?

R : - Oui, et la même chose pour mes beaux-frères.

Q : - Ceux du troisième groupe ?

R : - Oui.

Q : - Seuls ceux du premier groupe ont réussi à se sauver ou ceux du premier et du deuxième groupe ?

R : - Oui, du second groupe aussi, bien sûr.

Q : - Qu'est-ce que Hanna pense de ça ?

R : - Vous voulez savoir ce que je pense du nombre de gens qui ont réussi à se sauver ?

Q : - Non, non, qu'est-ce qu'elle pense de toute cette histoire ?

R : - Moi j'ai l'impression que finalement il manque pas mal de détails dans cette histoire, ils n'ont pas vraiment tout

REPOSE : raconté ; moi je connais l'histoire, de toutes les questions que j'ai posé à mon père, pour savoir vraiment tous les détails, je l'ai questionné et encore questionné, toujours questionné jusqu'à ce que j'ai réussi à lui arracher toutes ces bribes de vérité qu'il n'arrivait pas à dire parce que en fait il commençait à me répondre par des moitiés de phrases, il fallait vraiment que je lui arrache les détails et finalement j'ai eu une image plus complète, par exemple, quelque chose qu'il n'a pas dit, c'est cette impression extraordinaire de respirer de l'air frais quand ils sont sortis du tunnel ; il m'a raconté, finalement il faut se souvenir qu'ils ont travaillé pendant des mois à côté de cadavres, soit, des cadavres de martyrs, en tout cas des cadavres, et tout à coup cet air pur.

QUESTION : - Pourquoi est-ce qu'elle a été tellement curieuse de cette histoire ?

R : - En fait, c'est une très longue histoire ; je sais que lorsque j'étais une toute petite fille, j'avais très peu de contacts avec mon père, d'abord il travaillait à l'extérieur, je le voyais assez peu, et puis c'était un homme silencieux, il ne me parlait pas et j'avais du mal à ... simplement même à discuter avec lui ; c'est maman qui, à la maison, me lançait ici ou là une bribe d'histoire, les amis de mon père me racontaient aussi, mais enfin c'était assez curieux, je n'avais pas directement de mon père les détails de l'histoire et puis lorsque j'ai grandi, que j'ai eu la force d'être face à lui et de lui arracher matériellement lui arracher les détails de l'histoire, petit à petit j'en ai su un peu plus, mais en fait c'est lorsque Monsieur Lanzmann est arrivé pour la première fois que je crois que j'ai entendu pour la seconde fois l'histoire dans sa totalité / Oui, puisque maman me rappelle la chose, il y a encore quelque chose d'important, mon père vient d'une famille très nombreuse, ils étaient cinq personnes, donc j'ai toujours entendu parler d'une famille extraordinaire, le père, la mère, les grand-parents, les frères, et lorsque je

REPONSE : lui demandais, papa, comment as-tu été sauvé dans cette circonstance et comment as-tu été sauvé à ce moment-là, je n'avais pas l'ensemble des réponses et les seuls points d'indication qui me restaient, c'était lorsque on voyait par exemple un film sur l'holocauste, et encore, par principe, on en voyait très peu, mais lorsque on en voyait un, papa lançait soudain une remarque, "par comparaison avec ce que moi j'ai traversé, il y avait encore des choses bien plus difficiles."

QUESTION : - Pourquoi elle dit, par principe on en voyait peu ?

R : - Parce que moi je suis une "sabari", ^{h2/mari} c'est-à-dire quelqu'un qui est né ici en Israël, et comme tous les sabarin, j'ai eu l'occasion de vivre ce qu'on appelle "yom roshoa", la journée de l'holocauste, ce qui est ... ce qui permet une fois par an d'arriver par exemple à , ou à un autre endroit de commémoration et d'entendre un certain nombre d'historiens ; mais sinon, il y a à peine six ou sept ans, qu'on commence à présenter en Israël les films du genre "Le quatre-vingt-unième coup" ou d'autres films sur l'holocauste et finalement nous avons assez peu l'occasion d'être en relation directe avec les événements sauf dans le récit d'Auschwitz ou de Bergen-Belsen dont tout le monde avait entendu parler depuis le début.

Bobine N° 136 ; Zaidel 24.

Q : - Est-ce que Hanna aime plus son père à cause de tout ça ? Est-ce qu'elle l'aime plus que si il avait eu une existence ordinaire ?

R : - Non, je pense pas ; un père, c'est un père pour tout enfant, c'est d'abord un père ; mais je crois qu'il y a une chose que j'ai réussie, que ... c'est d'arriver à le comprendre et ça je crois pas que tout le monde y arrive, à cause d'autres raisons;

QUESTION : - Ça veut dire quoi ?

REPONSE : - C'est-à-dire que ça n'a aucun rapport avec tout ce qui a pu se passer en dehors de ce fait précis, il y a toujours un tas de choses entre un père et sa fille, un père et son enfant, et bien sûr nous avons eu des incompréhensions, mais en tout cas je crois que je suis arrivée à le comprendre.

Q : - Et l'holocauste, qu'est-ce qu'elle pense de ça ? Pourquoi c'est arrivé ?

R : - Je ^{ne} pense pas que je suis la personne qualifiée pour analyser ici et répondre clairement à votre question, mais je suis prête à vous répondre sur un point, et c'est l'attitude qu'ont les Israéliens envers les rescapés de l'holocauste. Bien sûr le peuple juif a traversé dans son histoire énormément de périodes de souffrance et de difficultés, mais le fait même d'avoir essayé d'annihiler complètement, d'anéantir, de détruire un peuple tout entier, je crois que c'est une situation qui est anormale, qui est tout simplement pas possible, qu'on ne peut même pas se représenter et s'imaginer, et je crois que l'attitude qu'on a en Israël envers les personnes qui ont traversé, qui ont vécu ces événements, je crois que cette attitude n'est pas la bonne.

Q : - Pourquoi ?

R : - Pourquoi ? Parce que les gens qui sont rescapés de l'holocauste sont des gens fatigués ; moi j'ai eu l'occasion de grandir dans une famille où mes parents et ma grand-mère étaient des rescapés de l'holocauste, et par exemple, si je jette un morceau de pain, mon père se mettra en colère contre moi, même si aujourd'hui j'ai la possibilité d'acheter cinq morceaux de pain, cinq miches de pain, il se mettra en colère contre moi, et c'est donc un sentiment très particulier.

Q : - Qu'est-ce qu'elle veut dire quand elle dit qu'ils sont fatigués, la raison est ... qu'est-ce qu'elle veut dire ?

REPONSE : - C'est une espèce de fatigue morale ; ce sont des gens, imaginez des gens comme vous et comme moi, qu'on sort tout à coup de leur vie quotidienne, qu'on introduit dans des conditions, qui ne sont pas des conditions humaines, qui sont en dehors de toutes les conditions imaginables possibles, et six ans après on les réintroduit dans la vie quotidienne, on leur dit, voilà, continuez à vivre, ce sont des gens qui tout simplement n'ont plus la force, prenez maman, si je lui dis une fois non pour quelque chose, elle se mettra à pleurer, parce que tout simplement elle a plus la force, parce qu'elle a une sensibilité exacerbée, parce que des gens qui ont traversé une vie pareille, une expérience pareille, en restent marqués pour le restant de leurs jours.

QUESTION : - Et les enfants des survivants de l'holocauste ?

seul la traductrice -
R : *✓* C'est-à-dire il y a des enfants qui vivent et qui grandissent dans des familles où les parents ont décidé de ne rien leur raconter et je pense que ces parents n'ont pas raison ; par ailleurs il y a des familles dans lesquelles les parents n'ont pas vécu l'holocauste, mais connaissent les faits et les racontent et enfin il y a les familles qui ont vécu l'holocauste, et qui les racontent, et moi personnellement je pense que sur ce plan j'ai réussi, parce que j'ai réussi à comprendre.

Fin de l'interview Zaidel.